VOLUME II. WINNIPEG, MARDI, Janvier 5 1915 NUMERO 33

LA LIBERTÉ

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

Imprimé et publié par la
"WEST CANADA PUB. CO. LTD."
619 Ave. McDermot
Télephones - - Garry 4264-4265

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

IL N'A POINT ADMIS!

Pris en flagrant délit de falsification d'un texte de l'abbé Bouillon—et cela pour la seconde fois—le *Free Press* tente de se tirer de ce pétrin en payant d'audace. Citant sa traduction fausse du texte de l'abbé Bouillon et celle que nous en avons donnée, il demande à ses lecteurs si vraiment cela ne veut pas dire la même chose. Puis il ajoute, pour, sans doute, se mettre en meilleure posture vis-à-vis de ses lecteurs: "... nous nous contenterons de noter que l'affirmation de la *Liberté* que le *Free Press* a admis il y a quelque temps qu'il avait fait dire à l'abbé Bouillon ce qu'il n'avait pas dit est un mensonge voulu. Le *Free Press*, comme le sait la *Liberté*, n'a jamais fait une telle admission."

Vraiment, les scribes du *Free Press* ont courte mémoire. Il est vrai qu'au fond ils savent assez quelle sale besogne ils accomplissent pour n'aimer point se souvenir. Qu'ils n'aient pas la moindre crainte, nous serons toujours heureux de suppléer aux lacunes de leur mémoire.

C'est le 26 octobre 1913 que nous accusions pour la première fois le *Free Press* d'avoir fait dire à l'abbé Bouillon ce qu'il n'avait point dit—cela, tout simplement dans le but de s'attaquer aux écoles bilingues. Le 30 octobre, le *Free Press* essayait de se justifier Comme il n'est pas dans ses moeurs d'admettre qu'il peut avoir tort, il intitulait sa réponse: "Will La Liberté explain", afin de convaincre ses lecteurs qui ne lisent que les manchettes que nous avions commis quelque méfait. Après avoir cité en partie les remarques de la *Liberté* et sa traduction exacte du texte de l'abbé Bouillon, il ajoutait: "According to La Liberté, this rendering is altogether different from that of the Free Press". Et après une nouvelle citation de la *Liberté*, le *Free Press* poursuivait, s'excusant et confessant par là qu'il avait mal traduit le texte de l'abbé Bouillon: "*The translation of the Free Press was made in good faith and in the belief that the words* "as far as that goes" *best conveyed the meaning of the author.*"

* * *

Si le *Free Press* pouvait prétexter sa bonne foi en 1913, il ne le peut aujourd'hui. Traduire faussement deux fois le même texte, c'est un peu trop raide.

Nous remercions le *Free Press* de s'être montré aussi chatouilleux sur le texte de l'abbé Bouillon. Mais si nous l'avons accusé d'avoir falsifié le texte de ce missionnaire colonisateur, nous n'oublions pas aussi que nous l'avons accusé avec preuve à l'appui d'avoir menti effrontément en affirmant qu'il n'avait jamais demandé l'abolition des écoles bilingues dans les villes où elles existent déjà.

Quand donc le *Free Press* se décidera-t-il? Un effort, confrère.

EN ONTARIO

Nos lecteurs ont dû saisir par le rapport que nous avons publié de la manifestation organisée par la Jeunesse Catholique à Montréal pour inaugurer sa campagne en faveur de nos compatriotes de l'Ontario toute l'importance de la lutte qui s'y poursuit pour le maintien de la langue française et la sauvegarde de nos droits. Ce mouvement inauguré avec une réconfortante vigueur par la meilleure jeunesse de la vieille province doit toucher tout le pays et apporter aux compatriotes ontariens le témoignage non seulement verbal mais surtout monétaire, partant effectif, de tous ceux qui ont l'honneur de parler le verbe de France. Car, comme le disait le sénateur Belcourt, ce n'est pas pour eux seuls que luttent nos compatriotes d'Ontario, c'est pour la race toute entière. Il n'est point une famille française qui au point de vue national ne soit solidaire des autres et responsable de la garde de la parcelle d'héritage national qui lui a été commise. Il est essentiel que nos compatriotes d'Ontario l'emportent. A leur sort est lié celui de tous les autres groupes français du Canada. Si le groupe d'Ontario devait s'avouer vaincu et disparaître dans la masse anglaise, ou même mourir debout, face à l'ennemi, ce serait bientôt l'attaque—déjà en marche en certains endroits—contre les minorités françaises des autres provinces. Quant à leur tour, ces minorités auraient expiré, l'ennemi se retournerait contre Québec.

* * *

Nos lecteurs ont pu voir dans les journaux de la province de Québec avec quelle spontanéité l'on répond là-bas à l'appel de l'A. C. J. C. en dépit de la misère des temps. On y comprend que si des sacrifices s'imposent pour le soutien des familles de ceux qui en Europe combattent pour sauvegarder la civilisation, de pareils sacrifices s'imposent au Canada pour le soutien de ceux qui luttent contre les Prussiens d'Ontario.

Le Manitoba n'aura pas été le dernier à répondre à l'appel de nos compatriotes ontariens car nous pouvions lire dans le *Droit* des derniers jours de décembre la lettre suivante:

Monsieur le directeur, du *Droit*, Ottawa.

Cher Monsieur,

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt vos articles sur la question bilingue dans l'Ontario. Veuillez trouver ci-inclus mon chèque pour $100,00 comme souscription aux fonds d'appel. Je vous serais reconnaissant si vous vouliez bien transmettre à qui de droit.

Quand l'étroitesse d'esprit est rendu au point de désirer que la victime n'ait même pas la force de se traîner aux pieds de la justice de son pays, cela devient révoltant. Il est temps de montrer la solidarité qui existe parmi les membres de la famille canadienne-française.

Veuillez me croire, votre bien dévoué,

Joseph Bernier,
Secrétaire-Provincial du Manitoba.

9 décembre 1914.

La *Liberté* se fera un plaisir de transmettre au comité de l'A. C. J. C. toute souscription qu'on voudra bien lui envoyer.

Winnipeg, Man., 5 janvier 1915

LA LANGUE DES ROIS

Le dernier numéro des *Acta Apostolicae Sedis*, organe du Vatican, vient de nous arriver avec le récit des derniers moments et la mort de Sa Sainteté Pie X. Ce numéro contient, en outre, le texte des télégrammes échangés entre le Vatican et les diverses têtes régnantes, gouvernements, etc... à l'occasion de la mort du Souverain Pontife. Or, sur cinquante messages de sympathies reçus par le Saint-Siège, vingt-sept, le croirait-on, sont rédigés en français. Ils viennent de l'ambassadeur d'Autriche-Hongrie à Rome, du roi de Belgique, de la reine de Hollande, du roi de Monténégro, du roi de Suède, de Sa Majesté Manuel et de la reine Amélie du Portugal, de la grande duchesse du Luxembourg, du prince Alexandre de Serbie, du Président de la Confédération suisse, du Président de la République argentine, du Président du Pérou, du cabinet de la République de Porto-Rico, du prince Alphonse (Comte de Caserta), de la grande duchesse Marie-Thérèse, de la duchesse de Parme, de la princesse Isabelle de Bourbon, de l'empereur du Japon, du secrétaire d'Etat de la République de San Domingue, du ministre des affaires étrangères de Norvège, du ministre des relations extérieures du Pérou, de Mgr Stagni, délégué apostolique au Canada, du patriarche d'Alexandrie du patriarche de Tera, du ministre de Serbie à Paris, du ministre des affaires étrangères du Monténégro. Comme il avait bien raison le poète Zidler, en rappelant la parole d'un consul de France à Montréal de dire "qu'elle était la reine des rois, Sa Majesté la Langue française.—*La Gazette*, de Fall River, 26 septembre 1914.

MOTS DE SOLDATS

Ils reflètent la physionomie de notre race

J'aime autant dire tout de suite que je les collectionne et que l'on peut m'en envoyer.

J'ai noté déjà, bien entendu, l'admirable mot de ce zouave prisonnier des Allemands, qui le poussent devant eux, à défaut de femmes et d'enfants, dans l'attaque d'un pont défendu par d'autres zouaves.

Ceux-ci, naturellement, hésitent à faire feu sur leur camarade: mais lui, en continuant d'avancer, leur crie:

—Tirez donc, n... de D...!

Le cri du chevalier d'Assas donnant l'alarme sous les baïonnettes de l'ennemi a retenti à travers l'histoire et a rendu ce nom immortel. N'est-il pas aussi beau le sacrifice du zouave Désiré Dracten? Une attaque allemande traitreusement, se couvre d'un rideau de nos soldats prisonniers pour faire cesser notre feu et pouvoir s'avancer vers nos lignes, à coup sûr. Un des zouaves prisonniers crie de toutes ses forces: "Mais tirez donc!" puis tombe fauché par la rafale française que son cri a déchaînée. Qu'on chante le nom de ce héros, qui a donné sa vie pour sauver celle de ses camarades, et qu'on l'écrive sur le même bronze que le nom d'Assas.

N'est-ce point le cas de rapprocher de cet héroïsme un autre trait semblable, à qui il n'a manqué que la mort pour être aussi beau. Le sergent Giacommi-Ottaviolo, du 30e d'infanterie, est fait prisonniers par traitrise par des soldats allemands qui agitaient des drapeaux blancs. Ils veulent se servir de lui comme guide d'une de leurs attaqeus. A la tombée de la nuit, ils devaient, avec des appels de faux anglais, surprendre la compagnie du sergent. A 100 mètres de la tranchée, alors que les Français trompés par des cris menteurs n'osaient pas tirer, le sergent, d'une voix formidable, leur cria: "Tirez! ce sont des Boches!"

Une simple médaille a récompensé cet héroïsme. Autrefois, on le coulait en bronze pour l'immortalité. L'histoire que nos soldats écrivent aujourd'hui abonde de traits héroïques en tel nombre qu'on ne les compte plus! En une année de guerre, il semble que la France et ses alliés vont accumuler de la gloire comme autrefois en un siècle.

* * *

Mais à côté de ces mots héroïques, d'un pur métal, d'autres, des mots de billion, si vous voulez, rendent encore un son agréable à l'oreille. Il y a bien des manières d'être héroïque. On le serait volontiers en chargeant à la baïonnette: mais l'ennemi la plupart du temps, est invisible: alors, l'enfant de Paris en est réduit à convertir la somme l'héroïsme dont il dispose en menue monnaie d'esprit, de bonne humeur, d'espièglerie........ et c'est encore admirable sur le front et sous le feu!

Comment peut-on attendre la mort ou aller au-devant d'elle en plaisantant? direz-vous.

Eh! c'est là justement la marque française! Les balles sifflent, Gavroche aussi. C'est le meilleur moyen pour lui d'être à la hauteur.

"Mais ces mots que vous recueillez, dira-t-on, ont-ils été réellement proférés? Etes-vous bien sûr qu'on ne les a pas fabriqués, qu'ils ne sont point des légendes qu'aucun dessin n'accompagne?"

Je sais. On peut dire la même chose d'une quantité de mots héroïques.

Eh bien, je crois fermement que ces paroles ont été prononcées.

J'entendais, hier, comme un écho de ces nouvelles à la main (à la main armée) dans la réponse de ce sergent que transporte, grièvement blessé, une voiture d'ambulance.

On lui demande, sur la route:

—Ca va-t-il, là-bas?

—Oui, fait-il en relevant la tête. Ah! ils ne sont pas à la noce, allez.

Est-ce qu'on invente cela? Je reconnais, au son qu'elle rend, que la pièce n'est pas fausse.

En voici d'autres, d'aussi bon aloi.

Deux ouvriers du même faubourg de Paris mettent baïonnette au canon pour charger, sous une pluie d'obus. Et l'un de choisir ce moment-là pour dire à son camarade:

—Hé! Ha! Penses-tu qu'on aura la guerre?

Ce n'est qu'un mot, pas même spirituel, et mon coeur de Parisien en est tout remué.

On ne fabrique pas non plus à une table de café où sous la lampe cet autre propos tenu par un mobilisé et que me répétait Maurice Donnay, Parisien sensible comme moi à ces traits de moeurs et de caractère.

L'homme, conduit à la gare par sa compagne, s'arrachait à l'étreinte de celle-ci:

—Pleure donc pas... Puisque je te dis que je rapporterai... un perroquet!

Celui-là, en allant en guerre, ne promettait pas monts et merveilles: il ne promettait pas à la femme en larmes, pour la consoler, de lui envoyer du butin, bijoux, linge, vaisselle, meubles, volés aux Allemands au cours de la campagne. Non! La guerre au loin en pays étranger, c'était, pour ce brave garçon, l'occasion d'offrir à sa compagne cet oiseau exotique: un perroquet!

N'est-ce pas là une idée qui ne viendrait jamais à un Prussien?

L'essentiel pour un mot, n'est pas d'être historique: c'est de le devenir, et le plus simple, le plus naïf le plus grossier même, peut acquérir ce privilège s'il reflète, à un moment donné, la physionomie de notre race et ses qualités.

Or, c'en est une, bien française et digne de louange que de conserver sous les shrapnells et dans la boue sanglante des tranchées une imperturbable sérénité.

BIBLIOGRAPHIE

Bulletin de la Société du Parler français au Canada. Couronné par l'Académie française. Organe officiel du Comité permanent de la Langue française.

Sommaire

Les grands morts.—Albert de Mun (poésie), *Pierre de Maigremont.*

La langue et l'esprit, *Adjutor Rivard.*

Chez nous, *Camille Roy, ptre.*

L'action française en Amérique: Notre vie dans l'Ouest, *J.-A. D'Amours, ptre.*

La guerre, *J.-E. Prince.*

Aubes martiales: Le monstre (poème), *Joseph-Emile Poirier.*

Questions de vocabulaire, *Rédaction du Parler français.*

Au service des intérêts français: Les membres du "Ralliement catholique et français en Amérique", *Le Comité Permanent L. F.*

Lexique canadien-français (suite), *Le Comité du Glossaire.*

Les parfaits en—is, *Adjutor Rivard.*

Glanures.

Ligue des droits du français: Liste d'expressions pour le commerce et l'industrie (à suivre).

Rédaction et administration: *La Société du Parler français au Canada*, Université Laval, Québec.

Abonnement: Deux piastres par an; au numéro, 20 sous.

Une lettre de la Lorraine

Comment s'entrainent les réservistes. Une lettre de notre collaborateur Lorrain.

Epinal, 9 décembre 1914.

Cher Monsieur:—

Je suis presque confus, après la promesse que je vous avais faite, de n'avoir pas encore eu le courage de vous donner de mes nouvelles. Quatre longs mois vont bientôt être écoulés depuis le jour pénible où j'ai dit adieu à tous ceux qui m'étaient chers, à ma nouvelle patrie, à toutes ces choses, ces intérêts pour lesquels nous avions sacrifié nos habitudes et avions tant peiné.

Sans hésitation, je ne dis pas sans souffrance, nous avons tout quitté pour obéir à la grande voix si impérieuse du devoir, et offrir si nécessaire, pour le plus grand bien de notre chère France, avec celui de nos volontés, le complet sacrifice de nos existences.

Eh bien! jusqu'ici, je ne saurais me plaindre de la situation qui m'est faite, je n'ai pas encore, comme nombre de camarades, eu l'honneur de combattre nos cruels et féroces envahisseurs. Versé, à mon arrivée, au "dépôt" du 170ème d'Infanterie, je n'ai fait que ce que font les troupes de réserve, qui comme nous, attendent le moment d'aller rejoindre.

Je ne sais ce qu'on dit à l'étranger, au sujet de la force de notre armée; les journaux aux sympathies allemandes prétendent que nos régiments sont décimés, les cadres pauvres, les "dépôts" vides. Ils pourraient avant peu être désillusionnés, car des "Hommes" il y en a encore, dans les dépôts et tous nos régiments sont numériquement aussi forts sinon plus qu'au début, sans compter que pendant ces longs mois, les contingents des dépôts ne sont pas restés inactifs: nous valons plus peut-être que ceux de l'active, nous supportons, nous endurons ce qu'ils ne peuvent pars: s'ils ont l'agilité de leurs vingt ans, nous possédons une endurance qui les étonne souvent.

Ce que nous faisons: le premier mois de guerre fut surtout employé par toute la troupe disponible de la "place", à des ouvrages ded éfense considérables. Ce que nous en avons fait de tranchées, de gabions, de claies, de pare-éclats, et de réseaux en fil de fer, de quoi clôturer toutes les propriétés du Manitoba. Si Anvers avait disposé de moyens ded éfense aussi formidables, aussi serrés, nul doute que les Allemands y auraient trouvé leur tombeau. Je ne pense pas qu'ils aient le désir de venir constater de très près, de leur plein gré, ces diverses améliorations.

Les travaux ayant été poussés avec vigueur, des ordres furent donnés aux chefs de dépôt, de commencer une série d'instructions pour les hommes de la réserve. Et depuis, tous les deux jours, sauf les jours où nous assurons les divers services de la "place", nous exécutons des marches d'entrainement, des exercices, manoeuvres, nous allons au tir, etc. Les jours intermédiaires, nous continuons toujours l'organisation défensive de la principale place forte de l'est. Aussi quelle différence existe-t-il entre les hommes des dépôts aujourd'hui et les hommes de la réserve mis en route au début de la mobilisation. Les Prussiens apprennent à la connaitre tous les jours davantage. Car non seulement nous les maintenons, après les avoir battus, mais les refoulons, les boutons hors de notre sol malgré leurs moyens "au début hors de proportion", malgré le nombre, la perfidie, le barbarisme employés.

Quelle sera la durée de ce "labeur"? Nul autre que Dieu ne le sait. La France expie, par le sang généreux de ses enfants, par les larmes, les angoisses, les douleurs, les dévastations, les souffrances indicibles de tous les jours, par les prières et les jeûnes; le long égarement débordant, dont firent preuve "surtout ces derniers temps", ses chefs, ses représentants officiels... Puisse le Sacré-Coeur, en qui la chère Patrie s'est confiée, la régénérer par le bain de sang et de larmes que versent aujourd'hui héroïquement les fils que pleurent les mères, les veuves et les orphelins. Oui, puisse Dieu la prendre en pitié! et lui obtenir avec le succès des armes un avenir de paix, fécond en oeuvres généreuses. Nous espérons en la Vierge "Lorraine" de Domrémy. A qui, sinon à elle, attribuer ce magnifique élan, cette union de tous, à l'heure du danger, alors que l'ennemi "tablant" sur les profondes divisions et l'anarchie qui bouleversaient le pays, escomptait un triomphe par trop présomptueux. "Jeanne", en laquelle même les moins dévots avaient confiance. Guidant nos armées, invisible mais toute puissante, elle met dans l'oeil du chef, la clarté lucide qui voit le moment propice arrivé. Aux soldats elle communique la flamme et le courage, la foi dans le succès final: l'espérance des Français ne saurait défaillir.

Presque quotidiennement, soit au travail, soit à la manoeuvre, nous sommes distraits par le grondement sourd du canon, que répercutent les profonds défilés des "Hautes-Vosges', ce grondement qui au début assombrissait nos coeurs, le fait tressaillir maintenant d'espoir vibrant, j'ose dire de joie. C'est qu'à présent ce roulement de tonnerre éloigné est produit surtout par nos batteries lourdes, lesquelles sans trève ni répit, vomissent, crachent la mort sur les "Gophers Européens" partout où ils surgissent.

Nous les refoulons, et leurs attaques, si violentes soient-elles, ne servent qu'à faire des holocaustes et à provoquer de notre part des contre-attaques qui réussissent presque toujours à leur enlever quelques-unes de leurs lignes de défense.

Vous avez vu de par les communiqués officiels, connus, les résultats des gigantesques luttes entreprises en Flandre, dans le Nord,—où se produira la fissure qui permettra à nos armées de s'engager; ce que d'ici peu nous apprendrons sans doute.

A l'Est, "Vosges, Lorraine, Alsace", nous maintenons certaines de nos positions; ailleurs, par endroits, combats journaliers, progression lente mais continue; impossible avec les méthodes usitées d'aller vite; on sacrifie, si on veut d'emblée emporter une ligne, un village, etc., des quantités d'hommes, tout à fait hors de proportion avec le résultat obtenu, (témoin les essais allemands dans le Nord.)

J'ai reçu, il y a quelques jours, une carte postale de mon deuxième frère, soldat au 169ème d'Infanterie. Il m'annonçait son arrivée sur le front en Belgique. Pas d'endroit précis. Il est de nous trois le premier qui sera en danger et à l'honneur. Puisse Dieu, dans cette épreuve cruelle, (car il est très courageux), le conserver, le ramener sain et sauf près de notre mère.

Je songe (à quoi je voudrais songer) à mon pays d'adoption avec lequel je m'étais si bien familiarisé. Je songe à d'autres luttes, et je souris... de l'emballement avec lequel on tailladait parfois... et à coups de mots et de plume, d'autres adversaires.. lesquels n'usaient pas en représaille de fer et de plomb...

Ces luttes cependant valaient quelque peu qu'on y regarde. Les procédés employés par les ennemis du Français catholique, dérivaient certaintement d'un esprit d'ostracisme "genre Boche". C'était peu loyal, point du tout "Anglais".

Dieu, je l'espère fermement, après nous avoir dispensé abondamment ses grâces, depuis le début de l'épreuve, saura nous la faire terminer d'une façon digne et nous ramener participer à de nouvelles luttes toutes à son service. En ces jours de fêtes religieuses et familiales, je vous demanderais un souvenir affectueux dans vos prières. Que le souvenir des nôtres qui souffrent abandonnés, ne soit pas une amertume, mais un puissant réconfort. Souffrir c'est aimer.

J'ai beaucoup regretté que le peu de temps dont je disposait ne m'ait pas permis une visite. J'aurais aimé vous dire un adieu que j'espère bien non définitif. Non seulement je n'ai pas eu de temps, mais j'avais le coeur saignant de cette brusque et cruelle séparation. Je redoutais, pour ma chère mère, un coup trop rude, elle dont la santé était si chancelante. Dieu merci, j'ai reçu de ses nouvelles, qui sont très bonnes.

Je termine, cher Monsieur, vous demandant toute indulgence pour cet affreux brouillon sans style, et vous présente à l'occasion de la nouvelle anée mes plus sincères voeux de bonheur et de bonne santé. Puisse cette nouvelle année apporter aux hommes la paix, une ère de prospérité renouvelée, féconde en oeuvres saintes, les seules vraiment utiles.

Salutations affectueuses et respectueuses.

E. Kern.

COLONISONS

Que nous en avons entendu des souhaits de bonne et heureuse année depuis quelques jours. Combien de ces souhaits plus ou moins sincères s'accompliront en partie peut-être? Depuis 10, 15, 20 ans, nous en avons reçus, donnés, écrits et lus par amitié, par intérêt, par politesse et par charité, ce qui n'a pas empêché nos vies, d'être *heurs* et *malheurs* selon la commune destinée de la pauvre humanité déchue.

Malgré tout cela, nous y tenons à ces bons souhaits, et il nous manquerait quelque chose, en ce premier jour de l'an, si nous ne surabondions pas de voeux partagés de santé, succès, prospérité et bonheur en toutes choses. C'est la mode, et populaire et inoffensive; qu'on ne la change donc pas celle-là. Le jour de l'an est un jour béni, donc de bonheur général et intime.

Mais c'est surtout dans le sanctuaire de la famille, au foyer paternel, que ce bonheur s'épanche avec plus d'ardente effusion, et que les sentiments qui animent si délicieusement les coeurs des parents et des enfants se confondent spontanément. Ils semblent s'être refusés pendant toute l'année, cette manifestation si naturelle de leur profonde affection, et l'avoir si longtemps comprimée et cachée, que le premier jour du nouvel, an, une explosion de leur coeur s'est produite, et quelle douce et vivifiante explosion!

Bien des fois pourtant, pour sincères qu'ils sont, et partant d'un bon naturel, ces souhaits sont dangereux. J'ai entendu un bon père dire à son fils médecin: "Docteur, je te souhaite beaucoup de succès cette année, plus de clients que tu n'en pourras soigner." Le malheureux, c'était une épidémie, la peste ou le choléra, qu'il appelait sur la ville. Mais il n'y entendait pas malice, car il souhaitait à tout le monde, en même temps, une bonne santé et de longs jours heureux.

Un autre disait à un célèbre avocat: "Maitre, je vous souhaite la réalisation de vos justes espérances, des procès retentissants, l'établissement définitif de votre réputation de grand criminaliste"; ce qui faisait prévoir des injustices, des haines, des divisions pénibles entre parents et amis et surtout d'odieux assassinats et des crimes infâmes. D'un autre côté, le cher homme souhaitait sincèrement à tous ceux qu'il rencontrait la paix et l'union dans la charité chrétienne dont il était d'ailleurs un vivant modèle.

Mais c'est dans nos vieilles familles de cultivateurs que l'on trouve l'idéal des souhaits généreux, charitables et pratiques. Au père vénérable, dont les nombreux enfants forment une couronne glorieuse, sont offerts des voeux ardents pour une santé robuste, une longue vie et un bonheur constant. Ces enfants, qui comprennent que leur vieux père est l'honneur, la sagesse et le guide intelligent de la famille, que leur bonne mère est l'efficace et douce consolation de leur vie parfois éprouvée, ces enfants

(A suivre sur la page 3)

MONSIEUR JOSUAH

Conte d'Epiphanie

par Réné Bazin

Puisque je m'occupe des pauvres, j'ai donc connu beaucoup d'artistes, ou du moins beaucoup de gens qui se disaient tels. C'étaient presque tous des hommes. Les femmes ne prennent ce titre que lorsqu'elles sont jeunes et qu'elles peuvent y ajouter "lyrique" ou "dramatique". Et c'est à peine un mensonge. Il n'a jamais trompé que ceux qui l'ont bien voulu. Les hommes persistent plus longtemps à inscrire sur leur carte de visite: "Artiste peintre, sculpteur, photographe, ciseleur, tourneur, comique..." sur la pauvre carte qui a passé par tant de mains de concierges et de cuisinières, a monté tant d'étages, en a tant descendus et n'est pas revenu chaque fois avec vingt sous. La plupart ne peignent plus, ne sculptent rien, ne ciselent que les routes de France en traînant leurs souliers et ne jouent la comédie qu'à moitié, pour vivre, devant des spectateurs qui n'applaudissent point et se défilent volontiers. On les écouterait mieux s'ils n'étaient pas "artistes". Le peuple qui peine dur, celui des campagnes ou des métiers, se défie de ces mendiants qui ressemblent à des rentiers par le vieux chapeau de soie, la vieille redingote, le vieux reste de prétention, ou l'accent, ou l'oeil qui a vu trop de choses. Ils le savent, mais cette fausse noblesse les console peut-être. Ils y tiennent. Et puis, dans le nombre de ceux qui se disent artistes, j'en ai connu deux ou trois qui avaient dû l'être.

Josuah Orset fut même un peu de mes amis. Il avait un prénom admirable et qu'il prononçait avec sentiment: "Josuah, pour vous servir." Il avait un nez de modèle, droit et long, des yeux demi-fermés, clignotants, luisants d'un reste de feu et d'un reste d'esprit, une barbe grise en queue d'hirondelle, de longs cheveux autour d'une tonsure, une vareuse autrefois noire, une habitude de la blague qui lui faisait croire à lui-même qu'il venait de quitter l'atelier. Il avait surtout, signe de la profession, une boîte à couleurs et un appui-main qu'il portait en tout lieu.

Quels étaient le passé de cet homme, son état-civil, son âge exact, la raison ou les raisons qui l'avaient fait déchoir, s'il avait eu un rang? Personne ne l'a jamais su.

Un soir, après une pluie d'octobre qui l'avait trempé jusqu'aux os, il sonna à la porterie d'un couvent de Trappistes, situé, comme tous les couvents de cet Ordre, en pleine campagne, dans un pays de chênes et de coteaux. On lui ouvrit.

—Je voudrais faire une retraite, dit-il.

—De combien de jours?

—De trois.

Comme l'hospitalité des Trappistes a toujours dépassé en largeur et en discrétion même celle de l'Écosse, il se trouva bientôt dans une chambre nue, mais parfaitement propre, devant un feu clair qui séchait la vareuse, près d'une table sur laquelle était posé un livre de méditations, n'ayant eu à fournir aucune référence—il en avait très peu,—content d'avoir chaud, content de penser au souper, même maigre, dont l'heure approchait, flatté surtout d'avoir été accueilli au seuil de l'hôtellerie par le Père Abbé en personne et par le prieur, qui l'avaient reçu avec beaucoup de respect et de dignité, comme un personnage, selon la règle.

Pendant trois jours il vécut dans ce monde de silence, lisant un peu, songeant davantage, assistant aux offices, se promenant seul dans un grand jardin clos, n'ayant de relations qu'avec un vieux Trappiste, carré de tête et de corps, bourru de ton, bêcheur de pommes de terre, semeur de blé, faucheur de foin, qui lui parla d'éternité. Il s'habitua au mot et bientôt à l'homme, qui était simple comme un paysan et qui jugeait durement le monde et indulgemment chacun des hommes dont il parlait.

Le quatrième jour au matin, il descendit avec la boîte de couleurs et l'appui-main, dans le grand corridor voûté et vitré qui s'étendait au rez-de-chaussée, sur toute la longueur du jardin Il envoya chercher le prieur pour lui faire ses adieux et lui demanda même, par politesse d'artiste, s'il ne devait pas quelque chose pour une si bonne hospitalité.

Il lui fut répondu que "messieurs les hôtes" n'étaient point obligés de donner et que, s'ils croyaient devoir le faire, ils pouvaient donner ce qu'ils estimaient convenable.

Josuah Orset trouva que ce n'était pas cher. Et, ayant remercié le prieur, il eut une idée. Peut-être l'avait-il eue déjà, il est vrai, mais en ce moment elle lui sembla plus digne d'attention...

—Monsieur le prieur, fit-il, j'ai eu une idée que je crois bonne. Je voudrais demeurer ici.

—A quel titre?

—Comme peintre.

—Nous avons deux Frères qui s'entendent assez bien à étendre le minium et à délayer le badigeon. Cela nous suffit.

—Mais, pardon, je suis peintre d'histoire.

Le vieux grognard, retraité sous la bure et qui ne saisissait pas très bien la nuance, répondit à tout hasard:

—Nous n'en usons pas.

—Mais vous avez une église?

Le prieur ne répondit pas, étant ménager des mots.

—Votre église est nue comme vos granges. Je propose de décorer le choeur. Je ferai une grande composition, comme nous disons. Vous me nourrirez et je vous donnerai mon travail. Je serai au pair. Acceptez-vous?

—Le vieil homme considéra ce chemineau, et il songea sans doute que, lui aussi, il avait fait de rudes étapes avant de trouver l'abri.

—C'est à voir, dit-il simplement.

Josuah eut la permission de rester. Il eut sa chambre, son couvert d'étain, son coin de buanderie transformée en atelier pour le travail de l'esquisse. La campagne environnante lui plaisait infiniment. Les derniers jours d'automne l'invitaient à la rêverie. Il jouissait d'assister à cette fin de moisson sans paroles, de voir les charrettes pleines de sacs de pommes de terre ou pleines de tiges de maïs, ou de trèfle sec, rentrer au pas des boeufs. Les bouviers, en froc blanc ou brun, quand ils le rencontraient dans les chemins creux, pensaient:

—Monsieur Josuah cherche l'inspiration.

Elle devait être bien cachée, à en juger par tant de promenades faites pour la découvrir.

Elle finit par venir. Elle était quelconque. Le peintre, sur un immense papier, traça au fusain quelques silhouettes groupées, des ronds qui représentaient des nuages, une barre qui figurait la terre, cinq rayons autour d'un noyau qui devait être une étoile. Le titre de l'oeuvre était: *le Cortège des rois mages*. Josuah s'était décider à traiter, après quelques autres, ce sujet qui permettait de mettre en scène trois rois—il avait toujours désiré en peindre un,—trois écheveaux de personnages derrière eux, et tout autour une ménagerie complète. Il avait bien, de-ci, de-là, des jambes ou des pattes trop longues, des bras trop courts, des cous drôlement attachés. Mais n'est-ce pas ainsi, souvent, dans la nature?

Les juges de l'esquisse ne firent pas d'objections. Et l'artiste comprit qu'il avait devant lui tout l'hiver assuré: coucher, manger, chauffage, sans compter la compagnie de ces moines silencieux qu'il commençait à aimer.

Il fallut tout le printemps pour dessiner les personnages, d'après nature. Par grande faveur, l'artiste obtint de faire poser devant lui quelques vieux Frères, un, notamment, qui était chargé de la basse-cour et qu'on voyait trois fois le jour s'avancer jusqu'au milieu de la grande cour des étables, s'arrêter et tourner la manivelle d'une petite crécelle pendue à sa ceinture, et dont le grincement rassemblait les poules éparses sur les fumiers. L'été fut employé à peindre sur toile la grande composition, l'automne à la fixer autour du choeur de l'église et à la corriger.

La correction ne finit jamais. Deux ans plus tard, Josuah était encore à la Trappe, quelquefois au sommet de l'échelle roulante, reprenant un bout de draperie, ajoutant un ange pour masquer un trou dans le tableau, allongeant la barbe d'un mage ou mettant du poil neuf aux jambes grêles des chameaux; mais plus souvent dehors, dans les champs où ne s'arrêtait jamais, de l'aube au crépuscule, le travail muet des hommes.

Il s'était habitué. Il s'était senti aimé. Compris? C'est autre chose. Comme il n'y a jamais eu de coeur vivant sans une fibre cassée, Josuah, dans sa joie, avait un regret mêlé. Il avait peut-être des juges, il n'avait point de public. Les étrangers visitaient rarement la chapelle, marchands de chevaux ou de boeufs pour la plupart, éleveurs de porcs, acheteurs de foin ou de blé de semence. On voyait, le matin, quelques blouses bleues parmi les robes de bure, retroussées jusqu'aux genoux et tachées par la boue des chemins; elles disparaissaient vite du côté des étables ou des greniers. Quant à ces vieux Pères, blancs de cheveux, bronzés de visage, quand ils se prosternaient dans leurs stalles, quand ils se relevaient, quand ils chantaient, ils étaient admirables à voir, images saisissantes de la prière, de la pénitence et de la force: mais voyaient-ils? Voyaient-ils les trois mages et les trois cortèges, et la bordure symbolique du panneau, où l'on eût dit que l'arche de Noé avait versé son contenu, tant les bêtes y abondaient? Josuah inclinait vers la négative. En tout cas, ils n'exprimaient pas leur avis, et c'était pour Josuah comme s'ils n'en eussent pas eu.

Deux ou trois fois, croisant l'un d'eux au seuil de la chapelle, il avait essayé de le faire parler. Il avait dit, à demi-voix respectueuse et désignant de la main la peinture magistrale:

—C'est enfin achevé... Trois ans d'effort... Depuis trente ans, je n'en avais pas fait autant, parce qu'il y a des mortes-saisons dans la carrière d'artiste... Mais je tiens mon oeuvre... Je crois que je puis être content?

Le vétéran s'était borné à saluer en passant, un peu plus que d'ordinaire.

La vanité de l'artiste était restée souffrante. Sauf en ce point, depuis son séjour à la Trappe, M. Josuah s'était beaucoup amendé. Il avait eu l'exemple et il avait eu le temps. Ce chemineau était devenu une manière de cénobite. Quand il développait ses idées sur l'art, dans les rares occasions où la loi du silence était levée, presque toute la communauté l'admirait. D'autres souriaient. Tout le monde lui était fraternel. On s'inquiétait déjà de le perdre.

—Monsieur Josuah, notre artiste, me semble bien souffrant, dit un jour le prieur.

C'était vrai. L'hôte de la Trappe était le seul à ne pas s'en douter. Il ne souffrait pas, il finissait. Un après-midi de printemps, que le soleil plus vif, à travers la paille des ruches, pénétrait jusqu'aux abeilles et les mettait en rumeur, le peintre vit passer dans la cour le Frère chargé du rucher, un paysan d'hier, jeune, élancé, qui avait l'air d'un soldat par la hardiesse de l'allure et d'un enfant de choeur par la naïveté de son visage tout piqué de taches blondes. Le Frère s'en allait, les mains cachées sous la bure, le museau levé comme les jeunes chiens qui sentent de loin les bois pleins de gibier: il aspirait le vent où avaient éclaté les grains semés par lui dans les labours d'hiver et il allait vers ce bousquet planté de mûriers et clos d'une palissade où les ruches s'éveillaient.

—Frère Jean!

L'autre continua sa route et le dépassa.

—Frère Jean, par charité, venez avec moi rendre visite aux Mages! C'est l'heure où, par les vitraux, le soleil les enveloppe comme dans les plaines de Judée! C'est l'heure où je les ai vus et où personne ne les voit!

Frère Jean hésita, se détourna et suivit l'artiste, qui marchait difficilement, malgré la joie, et qui se frottait les mains d'avoir trouvé un public et levait la tête aussi vers sa peinture encore cachée.

Quand ils furent à l'entrée du choeur, le Frère à gauche, l'artiste à droite:

—Frère Jean, regardez ces trois têtes: quelle majesté dans Balthasard, quelle bonhomie dans Gaspard, quelle inquiétude chez Melchior! Et les trois cortèges, sont-ils assez bien réglés sur l'état d'âme des monarques? Qu'en dites-vous?

Il n'eut pas de réponse.

—Songez que j'ai employé deux ans, deux grandes années à peindre ce panneau. Je ne les regrette pas. Je puis bien vous assurer que c'est là le meilleur travail de ma vie et presque le seul. Mais je l'ai fait pour des muets volontaires, qui m'ont commandé l'ouvrage, m'ont accueilli ou plutôt recueilli, ont comblé de prévenances un pauvre diable qui ne demandait que le pain et le gîte, mais qui ne m'ont pas jugé. J'en souffre, Frère Jean. Dites-moi, vous qui êtes sans détour, ce que vous éprouvez en regardant mes Mages?

Le fils des laboureurs voisins ne devait pas éprouver une grande émotion d'art. Il ne regardait avec attention que les parties vivement colorées dans la décoration ou les visages qui lui semblaient de connaissance. Et ses mains levées, sa tête penchée, son air de découverte faisaient comprendre qu'il regrettait de chagriner M. Josuah, mais qu'il ne pouvait rien dire, rien du peu qu'il pensait.

La poursuite de l'éloge est la plus âpre de toutes.

—Frère Jean, continua l'artiste, ce n'est pas de mon art seulement qu'il s'agit, c'est du repos de mon esprit. J'ai beaucoup médité, à votre exemple: j'ai senti, dans votre solitude, monter mon ambition. Répondez-moi, car je veux savoir si j'aurai le mérite que j'ai cru acquérir. Comprenez-moi bien. Ce que nous appelons art, nous autres, c'est quelque chose de nos âmes que nous mêlons à nos oeuvres, à force d'amour. Ces pensées, enchaînées à la matière, restent là frémissantes et reconnaissables, et ceux qui les aperçoivent nous admirent en elles. Mais j'imagine qu'elles s'échapperont du marbre, ou de la toile, ou de la planche de cuivre, le jour où nous mourrons, et qu'elles crieront à Dieu... Vous suivez bien, Frère Jean?

Il entendit un faible oui.

—Qu'elles crieront à Dieu: Me voici, je suis une pensée de ce pauvre homme qu'on nomma le peintre Josuah: j'habite la toile qu'il a peinte, je suis l'auréole, la couleur, la ligne, le geste de ses Mages: j'ai embelli des heures qui eussent été inutiles et mauvaises pour lui et pour d'autres. Pardonnez-lui à cause de moi, Seigneur, à cause des semailles qu'il a faites...

Le jeune Frère, regardant vaguement au-dessus des cortèges, dit cette fois:

—Comme c'est religieux!

Parlait-il de la peinture? Josuah le comprit ainsi et fut joyeux. Et personne ne le détrompa jamais, car, à peine avait-il prononcé ces trois mots, arrachés par la pitié, Frère Jean sortit en toute hâte.

Josuah mourut à la Trappe. On voit sa tombe parmi celles des Frères bruns, et son cortège des Mages n'a pas été recouvert d'un badigeon.

Je n'ai guère vu d'aumône plus discrètement faite ni continuée, même au delà de la vie.

René Bazin.

de l'Académie française.

COUTUMES DE L'EPIPHANIE

C'est une des plus anciennes fêtes et sûrement une des plus durables, celle qui réunit autour de la galette feuilletée et dorée les grands et petits.

Les boulangers ne savent guère que ce fut un évêque d'Amiens, Robert, qui, en 1311, donna la recette de cette pâtisserie "feuillée" qui devait être faite de beurre, de farine et d'oeufs.

Les corporations, au moyen âge, se choisissaient un roi, dont le règne pacifique durait toute l'année.

Les familles suivirent l'exemple, et ceux qui omettaient le traditionnel cri de: le roi boit! étaient punis, en ayant le visage et les mains noircis avec un bouchon brûlé.

En Limousin, dans le Berry et l'Orléanais, la fête des rois était présidée par le patriarche, et c'était lui qui demandait au plus jeune enfant:

—*Febe, Domine*, pour qui?

Auquel le bambin répondait en nommant la personne à laquelle devait échoir le quartier de galette, tandis que dans les rues, les pauvres, sous les fenêtres, venaient chanter ce cantique implorant:

La chèvre est morte
Dessous la porte.
Le pauvre enfant
Qui en veut tant.
Ah! ce petit, ah! ce grand.
Ah! ce pauvre innocent!
Qui n'a ni or, ni argent,
Qu'un petit denier blanc,
Encore qui n'est pas à lui
Mais à notre Seigneur Jésus-Christ,
Couronné d'épine blanche
Et d'épine rouge.
La part de Dieu, s'il vous plaît!

Dans le Cher, le cantique était plus long et chanté au seuil de la maison.

Ah! si vous v'lez rien nous donner
Faites-nous pas attendre:
Mon canard qu'a si grand fred,
Moué, que le corps m'en tremble,
Donnez-nous-en donc,
J'avons qu'trois calons (noix)
Dans mouter bissac
Fasons tric et trac.

A la fin de chaque couplet, tous s'écriaient en choeur:

Les Rois! Les Rois!
La part au bon Dieu, s'il vous plaît!

Le dernier vers chanté, la foule envahissait joyeusement la maison, tandis que ceux qui s'y trouvaient, dit Laisnel de Lasalle, feignant une résistance, jetaient les chats du logis à la face des arrivants, et leur jouaient mille tours burlesques avant de leur permettre de s'asseoir au festin du gâteau.

AU JOUR LE JOUR

L'Epiphanie

Le mot Epiphanie veut dire manifestation.

Au jour de Noël, le Christ s'est manifesté au peuple hébreu seul. Quelque grand que soit l'événement pour l'avenir de l'humanité, des bergers, tous israélites, en furent les uniques témoins et les merveilles de cette nuit n'ont pas dépassé l'enceinte de Bethléem. Le jour de l'Epiphanie, l'Eglise commémore la manifestation du Dieu fait homme à ses frères "de toutes tribus, de toutes nations".

Comme toujours, c'est dans les antiennes qui accompagnent les psaumes récités aux heures canoniales, que l'esprit de la fête est synthétisé. La première antienne des Vêpres rappelle d'abord le mystère du Verbe fait chair: "Engendré avant l'aurore et avant tous les siècles..." puis négligeant la nation hébraïque, c'est à l'univers entier qu'elle annonce: ..."notre Sauveur apparaît aujourd'hui au monde".

La seconde antienne s'adresse à Jérusalem: "Ta lumière a brillé, ô Jérusalem: la gloire du Seigneur s'est levée sur toi, les nations marchent à ta lumière". A travers les expressions imagées de la poésie biblique, que l'on sent bien que ce n'est pas la Jérusalem spirituelle assise aux bords du Jourdain que le prophète a en pensée, mais qu'il entrevoit une Jérusalem spirituelle au bord de l'océan des âges, comme dit Lamartine, et qui regarde passer les siècles. L'allusion à l'Eglise est claire.

La troisième antienne rappelle l'objet matériel de la fête: "Ouvrant leurs trésors, les Mages offrirent au Seigneur l'or, l'encens et la myrrhe".

A tous les offices de la journée nous retrouverons ce même plan, cette même méthode d'ascèse: lancer le lecteur, l'auditeur, dans l'infini en lui imposant la vision de l'Eglise triomphante à travers les siècles, lui rappeler ensuite l'origine de ce triomphe: Bethléem, l'étable et "les rois de Tharsis et des îles lointaines, les rois de l'Arabie et de Saba" aux genoux de l'Enfant et offrant leurs présents.

Mais c'est à la Messe que ce plan est le plus complètement développé. Le sous-diacre s'adresse au peuple. Il fait lecture d'une prophétie d'Isaïe: "Surgis, lève-toi, sois illuminée, Jérusalem, ta lumière est venue, la gloire de Dieu sur toi s'est levée..."

C'est le texte qu'avec une géniale fidélité, notre Racine a traduit dans *Athalie* et a placé dans la bouche de Joad prophétisant:

Quelle Jérusalem nouvelle
Sort du fond du désert, brillante de clartés,
Et porte sur le front une marque immortelle?
Peuples de la terre, chantez:
Jérusalem renaît, plus charmante et plus belle.
D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfants qu'en son sein elle n'a pas portés?
Lève, Jérusalem, lève ta tête altière;
Regarde tous ces rois, de ta gloire étonnés;
Les rois des nations, devant toi prosternés,
De tes pieds baisent la poussière;
Les Peuples à l'envi marchent à ta lumière."

Tandis que l'esprit du fidèle obéit à cette évocation magnifique, le chant du Graduel se déroule. Voici les paroles. D'abord elles ramènent la pensée sur Bethléem, la "maison du pain": "Tous de Saba viendront, apportant l'or et l'encens et chantant les louanges du Seigneur". Puis encore un regard sur l'infini: "Lève-toi, Jérusalem, sois illuminée..." Mais voici que les Mages parlent: "Nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus avec des présents, adorer le Seigneur".

Comme l'officiant le dira dans l'oraison appelée *Secrète*, ce ne sont plus aujourd'hui de l'or, de l'encens et de la myrrhe que l'Eglise offre au Seigneur, "mais Celui-là qui est figuré par ces présents et qui maintenant est immolé et donné en nourriture, le Christ, Notre Seigneur". Et le Sacrifice étant terminé, la *Communion* ramène une dernière fois la pensée sur les Mages et leurs offrandes, mais pour fixer définitivement l'esprit sur le mystère commémoré, sur l'acte d'adoration de la Gentilité à Celui qui doit lui donner la vie spirituelle, le musicien qui a harmonisé ce morceau a eu l'idée de plaquer sous les paroles des Mages, une mélodie d'un dessin oriental exquis.

C'est ainsi que l'Eglise fait servir les arts humains à la sanctification de ses fidèles.

L. Gonnet.

LA REINE

Conte de l'Epiphanie

C'était jour des Rois.

Fête joyeuse partout—fête attristée chez les D..., où la grand'mère agonise.

Elle était parvenue, l'aïeule, à cette période de lassitude où, loin de repousser l'amère coupe de la mort, on la désire, les yeux ardents, les doigts tendus dans le délire, pour l'avaler d'un trait...

Il y a, dans la plupart des maladies graves, des moments comme ceux-là: tout s'effondre, la volonté, le courage, la foi; comme jadis Jésus abattu sur le sol des Oliviers, on jette entre deux crises des appels désespérés:

—Mon Père!... mon Père!... Pourquoi m'avez-vous abandonné?...

Et rien ne vient... le rideau sur l'au-delà semble plus que jamais inexorablement tiré; seul le silence effrayant de Dieu répond aux bras levés, aux mains tendues, aux yeux baignés de larmes...

C'était son cas.

Malade sans espérance, lasse de jouer, devant ses enfants, la comédie de la foi en sa guérison, abattue par les assauts du mal, comme les vieux chênes dont le tronc séculaire tombe sans pouvoir se briser complètement, l'aïeule ne vivait plus, et pourtant n'était pas encore morte.

* * *

Et, autour d'elle, on marche à pas discrets, pour ne pas éveiller son sommeil; les enfants l'observent au coin des portes... Sourit-elle dans son grand lit... ou bien ce rictus est-il une expression terrible de terrible douleur? A certains moments, tout en elle paraît se taire, la moribonde semble regarder fixement à l'intérieur, surveiller ce qui se prépare, et d'avance se raidir contre un invisible, un épouvantable assaut.

* * *

Et cela est lugubre en cette soirée des Rois.

Il fait beau dehors, et toutes les fenêtres éclairées chantent les royautés d'une heure écloses sur la table de famille, à la douce chaleur des cheminées flambantes.

On entend monter de partout les gais échos de la fête; on croise dans l'escalier des groupes joyeux: fillettes aux lourds cheveux, aux robes claires; garçons bruyants; ménages heureux de vivre; on taquine le piano audessous, et on chante à l'étage supérieur.

Et sur cette joie générale, la tristesse se détache plus noire, plus désolée, chez les D... C'est si bon de rire, surtout quand on est petit, quand la vie n'a pas encore creusé sur le visage ces rides, sillons fécondés de larmes, où doivent fleurir les soucis!

Et un enfant vient dans le salon trouver la jeune mère:

—...Maman..., la bonne demande si on pourra tout de même servir la galette des Rois?...

La mère réfléchit quelques instants:

—Oui, dit-elle, à condition qu'on ne parlera pas trop fort, ce soir, à table.

Et le dîner se passe tout intime, on cause bas comme dans une église... on devine que la mort est là, toute droite, dans quelque coin, indifférente, attendant l'heure...

De temps en temps, on va voir la malade que veille une Soeur... Elle ne va pas plus mal, l'aïeule... presque mieux... Et même, elle ferme les yeux et semble dormir, comme pour laisser briller un peu de bleu dans la désolation de ce ciel familial.

* * *

Alors, quelques sourires s'esquissent au bord des petites lèvres...

Quel sera le roi?

Sera-ce Jean qui a douze ans? ou Robert qui en a dix? ou René, qui a mis ce matin sa première culotte?

Et reine?...

La blonde et lumineuse Simone? ou bien la toute petite Marguerite?

Et les yeux brillent de convoitise, les mains menues se tendent, toutes piquetées de fossettes... Surtout, pas de triche!... On découpera la galette, mais pas à la cuisine... à table!... Personne ne regardera à l'envers!... C'est le plus jeune qui tirera!... et sous une serviette!...

Le diapason monte un peu... Et il ne s'en faudrait pas de beaucoup que Robert ne frappe la table avec sa cuiller pour appuyer ses amendements.

Et quand la galette est bien découpée, la bonne passe au milieu des enfants; chacun choisit avec des précautions minutieuses, surveillé d'ailleurs par une demi-douzaine de paire d'yeux qui ne chôment pas; puis on cherche la fameuse fève, les uns avec leur fourchette, d'autres bravement, avec les quatre doigts et le pouce...

Au milieu du silence subitement tombé, Robert, rouge de bonheur, se dresse tout droit sur sa chaise, comme un petit coq sur ses ergots:

—... Le roi! c'est moi!...

Et il brandit sa fève.

Alors les verres se tendent, et tout bas, comme des conspirateurs, on étouffe des rires, de tout petits applaudissements:

—Le roi boit!...

—Vive le roi!...

* * *

—Maintenant, dit le papa, il faut choisir la reine!

Le doigt dans la bouche, en un geste d'hésitation, Robert promène les yeux sur l'assistance...

—Voyons..., dépêche-toi, dit le père.

—Eh bien, voilà!... Ma reine..., c'est grand'maman.

Et, sur la pointe du pied, suivi de toute la famille, Robert entre dans la chambre; doucement, bien doucement, il baise l'aïeule au front.

La grand'mère s'éveille, promène lentement son regard sur ces lèvres qui sourient et sur ces yeux qui pleurent; elle aperçoit la fève que lui montre Robert:

—...Reine!... grand'mère!... vous êtes ma reine!...

Alors, elle aussi sourit très doucement, et, dans la suavité du baiser reçu, rendit son âme à Dieu...

Et, comme le papillon éclatant, tout éperdu de se sentir maître de l'espace, bat des ailes au-dessus de la prison où il végéta, l'âme de l'aïeule, au sortir du corps, tout irradiée de l'aurore des clartés éternelles, laissa tomber un si beau, un si divin reflet, sur son visage de misère, crispé par toutes les angoisses, que l'enfant lui-même s'écarta, comme on se recule devant une chose sainte.

En ce jour-là, dans les familles de la terre, aucune femme ne fut aussi réellement reine que celle du petit Robert.

Pierre l'Ermite.

PLUS FORT QU'ALI-BABA

Un journal anglais rapporte la fantastique histoire suivante, imprimée par un journal de Téhéran, et communiquée à ce journal par une agence travaillant sous l'inspiration du ministère des Affaires étrangères allemand. Elle est, à la vérité, assez ingénieusement adaptée à l'imagination romanesque des Orientaux:

"L'armée allemande arriva à une distance de 4 farsak (24 kilomètres) de Paris, résolue à donner une dure leçon aux Parisiens, qui s'imaginaient résister à la force allemande. Une automobile automatique était préparée, armée de 40 canons, disposés de façon à tirer tous dans des directions opposées, et munis chacun de 85 obus d'une force terrible. On mit alors l'automobile en mouvement dans la direction de Paris. Les mécaniciens allemands avaient si habilement calculé sa course, que le terrible engin de destruction vint s'arrêter directement devant le palais du gouvernement, au coeur de la capitale française.

"L'arrêt de l'automobile déclancha un ressort et tous les canons commencèrent à faire feu tous à la fois, faisant des milliers de victimes. Quand les 3,400 obus eurent été tirés, l'armée française de Paris réussit à prendre l'automobile. Mais, malgré toute leur science, les ingénieurs français ne purent la mettre à nouveau en mouvement ni découvrir le mécanisme, de telle sorte qu'elle reste immobile là où elle s'est arrêtée."

(Suite de la page 1)

trouvent une joie ineffable à leur témoigner l'affectueux hommage de leur amour et de leur respect inaltérable.

Et à quoi songe le vieux père, au milieu de ses enfants, sinon à leur avenir qu'il est temps de fixer? Il pense aux généreux sacrifices qu'il doit et veut s'imposer pour eux tous. Il fera donner une forte instruction à ses plus jeunes enfants dans nos excellentes maisons d'éducation: écoles ou collèges. Il leur souhaite l'acquisition des biens de l'intelligence, qu'il va favoriser de tout son pouvoir, comprenant bien que c'est le plus bel héritage qu'il pourra leur laisser. Mais pour ses fils âgés, que peut-il leur souhaiter de plus avantageux pour leur bonheur futur sinon leur établissement sur une terre. Il est temps d'essaimer cette famille de tradition et de mentalité colonisatrice. Souhaitez donc, cultivateurs, souhaitez à vos fils leur établissement sur des terres déjà en culture que vous leur aiderez à acheter ou sur un homestead où vous leur fournirez les choses nécessaires aux premiers travaux.

Pour moi, je vous souhaite, mes amis les cultivateurs, la réalisation de tous vos souhaits dans le champ de la colonisation. Je vous souhaite, jeunes gens, un bon homestead, à votre choix, sur les 11,000 terres que le Gouvernement vient de mettre à votre disposition; et surtout, je souhaite à tous, pères et fils, de garder toujours présent à votre esprit, ce mot plein d'espérance qu'il faut réaliser en 1915: *Colonisons.*

O. Corbeil, Ptre.
Saint-Boniface, Man.

LES ASSASSINS DE L'AIR

Une bombe est tombée à quelques mètres de la cathédrale de Nancy pendant la célébration de la messe de minuit

Nancy, 30.—La veille de Noël, une demi-heure avant minuit, et le matin du 25 décembre, de terribles explosions sont venues troubler notre sommeil.

Le matin de Noël, à 9 heures et demie, le feu nourri des décharges d'artillerie se fit entendre sur plusieurs points de la ville.

Les aviateurs chargés de protéger la ville contre les avions allemands essayaient de descendre un Taube qui, passant à ce moment, avait lancé trois ou quatre bombes sur la ville.

Personne heureusement n'a été tué et aucune maison ou édifice public n'a été endommagé.

Une des bombes est tombée à dix ou douze mètres de la cathédrale qui, à ce moment, était remplie de fidèles venus pour assister à la célébration de la messe de minuit.

Le Taube, venu par Thiancourt, a pu s'échapper dans la direction de Château-Salins sans être atteint par les projectiles lancés par les aviateurs qui le poursuivaient, grâce à la hauteur à laquelle il volait.

Et quand, de grand matin, on entendit le bruit produit par le ballon allemand, il n'y avait pas le doute qu'un Zeppelin n'ait fait son apparition.

Il devait s'avancer lentement, car les bombes qui furent lancées pendant quatre ou cinq minutes tombèrent toutes presque à la même place. Il y en eut tout une douzaine de lancées; quatre sont venues tomber à proximité de la place Carrière, qui a une centaine de mètres de longueur.

Dans la partie nord de cette place, deux ou trois portes fort artistiques en fer forgé, qui l'ornent et sont une des curiosités de Nancy, ont été fortement endommagées.

Le Zeppelin a descendu la vallée de la Meuse et de la Moselle.

A Frouard, à dix kilomètres environ de Nancy, il a lancé trois bombes. Fruard a de suite communiqué par téléphone la nouvelle à Champigneulles, et le Zeppelin planait sur Nancy juste au moment où l'on était prévenu téléphoniquement par Champigneulles de son arrivée.

Au-dessus de la gare, il a suivi la ligne ferrée pendant quelques centaines de mètres et a tourné à droite, prenant la direction de l'est, après avoir lancé trois bombes qui sont tombées sur le toit de deux maisons, en y occasionnant de sérieux dégâts.

Une autre bombe est tombée à cent mètres plus loin, au milieu du carrefour Léopold, où elle a abîmé quelques arbres.

Des morceaux de verre, provenant de l'une des fenêtres brisées par la bombe, sur le côté est de cette place, sont tombés sur un garçon de café qui dormait près de là. Ce dernier a été tué et sa femme légèrement blessée.

Trois autres bombes ou projectiles, car les deux avaient été lancées par les Allemands, sont venues tomber plus loin, sur deux maisons, et trois autres bombes près de l'église St-Epire, située à l'extrémité de la place Carrière, l'une sur la place même et les deux autres dans le jardin public de la Pépinière.

Une femme a été tuée et environ dix personnes ont été blessées, y compris deux ou trois soldats.

Le principal effet produit sur la population est que, vers 6 heures du matin, un quart d'heure après le passage du Zeppelin, les femmes balayaient tranquillement les éclats de verre tombés sur les chaussées et sur les trottoirs.

Un autre commentaire a été fourni par l'équipage même du Zeppelin. Les membres de l'équipage ont laissé tomber sur leur passage leurs photographies, sur chacune desquelles ils avaient écrit:

"Meilleurs voeux de Noël pour la ville de Nancy, de la part du kaiser."

Droits prolongés.—Les propriétaires du Novoro du Dr Pierre, le célèbreremède herbeux, ont obtenu une prolongation de droits du Gouvernement du Dominion. Une license pour fabriquer dans le Dominion leur avait été accordée il y a quelque temps. Ceci intéressera ceux de nos lecteurs qui font usage du remède.

Depuis plus de cinquante ans, il y a eu une augmentation constante dans la demande de cette préparation, mais les droits avaient placé le coût de ce remède presqu'au dessus de la portée de la majorité du public. Ceci a été maintenant complètement changé.

Le Novoro est à présent délivré n'importe où dans les provinces canadiennes, absolument libre de droits. Les propriétaires annoncent que depuis ce changement, les ordres reçus pour le Novoro du Dr Pierre ont plus que quadruplés—montrant clairement la popularité de cette médecine.

Comme le Novoro n'est pas un article de traffic commercial et n'est pas vendu dans les pharmacies, des agents sont désirés dans chaque communauté. Pour les termes et autres détails particuliers crivez au Dr Peter Fahrney & Sons Co., 19—25 So. Hoyne Ave., Chicago, Ill.

AU SECOURS

M. Louis Hurtubise, ingénieur civil, vient d'envoyer au Comité central de l'A. C. J. C. une souscription de dix piastres pour les Canadiens français de l'Ontario.

Ce généreux envoi est accompagné d'une lettre qui traduit si bien les sentiments des pères de famille canadiens, qu'on nous saura gré de la reproduire dans nos colonnes.

Montréal, 1er décembre 1914.
M. le Docteur Geo.-H. Baril,
président de l'A. C. J. C.
Cher Monsieur,

Permettez à un "jeune ancien" de la première heure d'anticiper sur le mouvement que vous vous préparez à lancer pour venir en aide à nos frères de l'Ontario. Le secours que nous leur devons est trop important pour que, même en ce temps de crise, nous laissions passer l'occasion de les aider dans leur lutte gigantesque et presque homérique pour la conservation de leur langue et de leurs écoles.

L'A. C. J. C. s'est toujours montrée empressée à prendre les devants, lorsqu'il s'est agi de la défense de nos institutions et de nos droits. Elle a contribué à l'adoption de la loi Lavergne, elle fit circuler jadis de nombreuses requêtes pour l'emploi simultané du français et de l'anglais dans les services d'utilité publique, elle s'occupa activement de la coopération et des caisses d'économie, (Caisse Desjardins), prochainement elle mettra à l'étude la question si actuelle et si pleine de conséquence de l'agriculture et de la colonisation venant après l'étude fouillée de la question scolaire et des oeuvres paroissiales: il lui faut maintenant jeter un regard de compassion vers un des groupes nombreux formés en dehors de Québec. Depuis longtemps le *Semeur* s'occupe de nos frères d'Ontario. Dès 1910 il tenait ses lecteurs au courant de la formation de la nouvelle Association d'Education, qui dès ce moment contribua tant à réunir, à grouper, à faire valoir et à sauver les forces éparses des Canadiens français de l'Ontario. Plus tard il emboîta le pas derrière la Société Saint-Jean-Baptiste et aida de ses écrits aux contributions nombreuses qui apportèrent à nos gens d'Ontario secours et protection. Aujourd'hui c'est encore lui qui rappellera aux camarades que la lutte pour la défense du français en Ontario est loin d'être terminée, et que pour la mener à bonne fin, il faut non seulement l'assistance morale, mais l'argent, nerf de la guerre.

J'ai pensé qu'il était bon de répondre à l'appel de M. Charron, avant même que vous fissiez entendre le vôtre à nos camarades. La hâte avec laquelle je vous envoie une offrande, vous prouvera que nombreux sont ceux qui désirent secourir l'Association d'Education d'Ontario, puisque même avant d'y être requis, un père et ses quatre enfants tiennent à se souvenir que d'autres pères s'efforcent par tous les moyens possibles à conserver à d'autres enfants les avantages si précieux de leur langue nationale. Alors que sera-ce quand nos camarades seront appelés à répondre à votre appel?

Je vous souhaite tout le succès possible et j'espère que les souscriptions seront larges et consistantes. En venant au secours de l'Ontario français, nous consolidons le Québec déjà à nous, ne l'oublions pas.

Veuillez agréer l'expression de ma considération la plus distinguée, et me croire,

Votre camarade très dévoué,
(Signé) *Louis Hurtubise.*

* * *

Que tous les pères de famille qui ont l'avantage de faire instruire leurs enfants suivant leurs légitimes désirs, se souviennent de ceux à qui on refuse injustement cette liberté nécessaire.

Toutes les souscriptions, même les plus modestes, sont accueillies avec reconnaissance. L'Association Catholique de la Jeunesse Canadienne-Française accusera réception, par l'entremise des journaux, de toutes les sommes qu'on voudra bien verser dans la caisse de secours qu'elle a ouverte pour venir en aide aux Canadiens français de l'Ontario. Pour éviter les fraudes, il est prudent de faire usage de chèque et de mandat-poste.

Nous venons de passer l'époque des réjouissances et des cadeaux: ceux qui luttent héroïquement pour la défense de la langue française seront-ils les seuls auxquels nous refuserons de penser? Nous leur devons pourtant sympathie et secours, puisqu'ils sont privés du plus précieux des bonheurs: LA LIBERTE.

On est prié de faire parvenir les souscriptions dès aujourd'hui à M. Emile Girard, trésorier général de l'A. C. J. C., 160 rue Saint-Jacques, Montréal.

LE TOMBEAU DES ROIS MAGES

Aujourd'hui et demain, une foule de pieux chrétiens se rendront, à l'occasion de l'Epiphanie, en pèlerinage au tombeau des rois mages. Ce tombeau est situé dans la cathédrale de Cologne, et la cathédrale n'est elle-même qu'une immense châsse qui abrite les saintes reliques des rois Gaspar, Melchior et Balthazar.

Les reliques des rois mages furent transportées de Milan à Cologne, par l'empereur Frédéric Barberousse, en 1164. Elles avaient été d'abord placées sous le vieux dôme, construit par Charlemagne. Mais, bientôt, on songea à élever à ces vénérables hôtes un monument digne d'eux. l'incendie de l'ancienne église détermina d'ailleurs bientôt cette construction.

Le nouvel édifice, la cathédrale actuelle achevée seulement en 1880, fut commencé dans le milieu du XIIIe siècle. Une légende de veut que le plan de cet admirable monument ait été enlevé à Satan par un architecte à qui le diable le proposait en échange de son âme. Le maçon s'en serait saisi sans dam pour son salut éternel, grâce à une relique de sainte Ursule. Dans tous les cas, la cathédrale fut construite d'après la méthode gothique française, adoptée à Cologne sous l'influence du bienheureux Albert le Grand.

En même temps que se construisait la nouvelle église, les fidèles apportaient des monceaux de pierreries précieuses, d'or et d'argent, en vue de l'édification d'une châsse digne des adorateurs de la Crèche. Le chef-d'oeuvre, exécuté par les plus habiles ouvriers, fut enfermé en 1652 dans son édicule de marbre, aux fenêtres grillagées, placé à l'intérieur de la cathédrale.

La façade de la châsse contient, sous trois arceaux, trois bas-reliefs en or pur, avec les figures de la Vierge et de l'Enfant Jésus, des trois mages et du Christ baptisé par saint Jean. A côté de Jésus-Christ est l'empereur Othon IV.

Au-dessus de ces figures, un couvercle, tout ouvragé, laisse voir les trois couronnes, autrefois d'or massif, qui recouvrent les chefs des trois rois mages, dont les noms sont écrits en rubis. Les couronnes d'or ont disparu pendant la Révolution et ont été remplacées par des couronnes en cuivre.

Au second étage, sur la façade, Jésus-Christ apparaît entre deux anges qui portent les instruments de la Passion. A côté, saint Gabriel et saint Raphaël, et tout autour les bustes des apôtres. Toutes les figures sont en or pur.

En 1794, au moment où les armées françaises approchaient de la ville, la châsse fut transportée à Arnsberg, puis à Francfort. Le 4 janvier 1804, sur l'autorisation du Premier Consul, elle reprit son ancienne place dans la cathédrale de Cologne.

La châsse des rois mages a souffert de multiples déprédations. De nombreux ornements en or et en pierreries et 226 vieux camées, entre autres, ont disparu. Elle reste néanmoins un magnifique objet d'art.

L'OFFENSIVE FRANCAISE

Comment une tranchée ennemie fut enlevée par nos soldats

Londres, 30.—Le "Daily Chronicle" publie la dépêche suivante adressée à un de ses correspondants de "une ville de France:"

"Les nouvelles ont récemment circulé que plusieurs succès ayant été remportés à Arras, il était apparent qu'un mouvement offensif était imminent. C'est pour cette raison que les batteries françaises commencèrent un vigoureux bombardement des positions allemandes et protégés par ce feu bien nourri, les sapeurs français et l'infanterie travaillèrent comme des fous pour percer leurs tranchées avancées.

"L'annonce de succès sur tout le front a permis d'accomplir des exploits comme seuls les soldats français sont capables de le faire quand ils sont stimulés.

"L'aube a montré aux Allemands que leurs actifs adversaires étaient à proximité dangereuse pour eux et avaient avancé légèrement; c'est pourquoi ils mirent leurs petits mortiers en action et essayèrent de repousser les Français de leurs travaux avancés, pendant qu'un biplan allemand bourdonnait sur leur tête en vastes ellipses et lançait son chargement de bombes, mais sans obtenir un résultat vraiment notable.

"La pluie de shrapnells français tomba de plus en plus dru sur les tranchées allemandes, et beaucoup d'obus français éclatèrent au-dessus des mortiers allemands avec une exactitude si surprenante et un effet tellement meurtrier, qu'après deux heures les mortiers furent réduits au silence.

"Au cours de la nuit précédente, les soldats du génie ont été très occupés à préparer un chemin à travers l'enchevêtrement des fils barbelés, de manière à être prêts pour que l'infanterie puisse faire une attaque sur les tranchées allemandes.

"En plus de tout ceci, ils s'étaient arrangés pour miner le terrain à certains endroits bien choisis. Une communication était établie avec des fils électriques et tout était disposé pour le travail.

"Tout à fait démoralisés par le feu continuel des obus français, les Allemands n'étaient pas en bonne disposition pour lutter avec toute l'énergie désirable, qui diminua encore avec l'arrivée de troupes fraîches, amenées pour le coup final—car c'étaient des hommes reposés, impatients d'en venir aux mains avec les "sales Boches".

"La ligne était longue de deux kilomètres, et l'avance fut faite sur des champs sillonnés de boue. A cinquante mètres des tranchées allemandes, le terrain se trouvait miné avec adresse par les soldats du génie français à l'endroit où les fils barbelés étaient en plus grand nombre. Il suffisait de presser sur un bouton pour faire produire une explosion. Aussi, lorsque l'infanterie fut à quatre-vingt mètres, un soldat pressa sur ce bouton et fit exploser toutes les parties minées au nombre de douze, qui produisirent une grande brèche dans les fils barbelés. A travers cette brèche, les Français s'engagèrent pêle-mêle.

"L'ennemi, qui ne s'attendait pas à cette explosion précédant l'attaque lança une salve meurtrière sur les Français qui avançaient, mais trop tard pour les empêcher de parvenir jusqu'à eux et les poursuivre à la baïonnette.

"Le Français aime l'attaque impétueuse. Il est possédé du diable quand son sang est stimulé; il est leste, plus agile et plus actif que les Allemands. Homme par homme, ils chassèrent les Allemands de leurs tranchées.

"Il y eut une bataille enragée autour d'une mitrailleuse où un énorme cuirassier français, avec son sabre, se fraya un chemin au milieu de ses hommes qui essayaient fiévreusement de l'arrêter.

"Il les abattit tous et, restant debout, fier, tête-nue et sanglant, il cria: "Vivre la patrie! Vive la patrie!" ce qui évoqua un cri de joie de la part de ses camarades victorieux.

"Un dernier assaut furieux et les tranchées étaient gagnées—un succès de plus à ajouter à la liste, une autre parcelle de belle terre française débarrassée des envahisseurs allemands et une ligne de tranchées s'étendant sur un front de deux kilomètres pris à l'ennemi.

"Le résultat de ce joli travail fut: la capture de nombreux prisonniers, de plusieurs petits mortiers, de mitrailleuses et de bagages, parmi lesquels se trouvait une caisse à vêtements portant gravées les armes du prince héritier de Bavière.

"Quatre heures après l'occupation de ces tranchées, une série de contre-attaques, très énergiques, furent faites; mais, grâce aux batteries françaises, elles furent repoussées bien avant de devenir sérieuses."


Photo by American Press Association.
Soldats français faisant le coup de feu et se protégeant de leur mieux contre le feu allemand

CONTREBANDE HUMAINE

Cinq Allemands arrêtés dans de curieuses circonstances

Nice, 29.—Cinq Allemands, ayant essayé de se faire passer pour de la contrebande, de manière à se rendre en Allemagne par l'Italie, ont été arrêtés à Nice.

Un contre-torpilleur, en patrouille sur la côte, a arrêté, le 4 décembre, un navire italien en vue de Nice.

Le bateau avait une cargaison de coton et se rendait à Gênes. Un officier et quelques hommes se rendirent à bord et visitèrent la caie, où tout semblait en règle.

Une grande malle, placée parmi les balles de coton, leur parut suspecte.

L'officier français ordonna qu'on l'ouvrit et y trouva un Allemand.

Il n'y avait pas d'autres malles, mais, parmi l'équipage, un Italien parla sa langue maternelle avec un tel fort accent, que l'officier reconnut l'accent allemand. Il était de Hambourg.

De plus amples perquisitions permirent de découvrir trois autres Allemands qui avaient aidé à équiper le bateau italien.

Département des patrons



6,880

Pastron appartenant au genre droit avec taille très basse. La blouse est unie avec coutures françaises pour accaparer toute l'ampleur et fermeture sur le devant. Le col est ouvert avec large collet; les manches sont pleine longueur et ne font qu'un avec les côtés du costume. Une section de la jupe est genre droit et repose sur un dessous en trois morceaux; le tout est recouvert d'une tunique en trois morceaux.

Le patron No 6,880 est pour filles de 14, 16, 18 et 20 ans. La grandeur moyenne demande 3⅜ verges d'un tissu de 44 pouces et 1⅝ verge d'un satin de 36 pouces.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.



6870

Ce joli petit vêtement est tout d'une pièce. Elle comprend tout le devant et les parties de la jupe en arrière dont les prolongements se croisent et se fixent aux épaules. Ce tablier se complète par des poches rapportées. Le gingham est un matériel favori pour tabliers mais on peut aussi employer du calico et de la toile.

Le patron de tablier No 6,870 est pour enfants de 4, 5, 8, 10 et 12 ans. La grandeur moyenne demande 1⅛ verge d'un tissu de 36 pouces.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.

NOTRE COUPON.
Département des patrons, La Liberté
B. P. 3151—

Veuillez trouver ci-inclus ....
sous en retour desquels vous m'enverrez:
No............ Grandeur........
Nom ....
Rue No. ....
Ville ....
Province ....

Note.—Un délai d'au moins dix jours doit nous être accordé pour l'expédition du patron

JOFFRE IMMORTEL

L'Académie réserve au général Joffre le fauteuil du comte de Mun.

Paris, 30.—L' "Opinion" annonce qu'il n'y aura aucune rivalité pour remplacer le comte Albert de Mun à l'Académie; celle-ci ayant décidé de réserver ce fauteuil au général Joffre, généralissime des armées alliées.

L'Académie française comprend déjà le général Lyautey, commandant nos troupes au Maroc.

LA GUERRE SOUTERRAINE

Comment on se bat dans les tranchées

Mont-Saint-Eloi (Pas-de-Calais, 2.—L'artillerie allemande a encore bombardé aujourd'hui, à grande distance, l'église du 15e siècle de l'Abbaye de Mont-Saint-Eloi, mais sans faire de dégats sérieux.

Le seul moyen d'avancer dans cette guerre souterraine est de lancer des attaques de nuit, car toute tentative d'assaut d'une position ennemie pendant le jour se brise fatalement dvant la fusillade et la mitraille.

Quand la nuit tombe, le feu de l'artillerie cesse généralement, et tout redevient momentanément silencieux. C'est alors que commence le relèvement des hommes dans les tranchées avancées. Les compagnies et les bataillons dont c'est le tour d'être en première ligne s'approchent avec prudence des couloirs en zig-zags qui mènent aux tranchées avancées.

Les uns après les autres, les hommes s'engagent dans ces couloirs et vont prendre la place de leurs camarades qui, après être restés dans les tranchées pendant quarante-huit heures de suite, comme c'est généralement le cas, en sortent couverts de boue de la tête aux pieds.

Les ambulanciers viennent ensuite, portant les blessés sur leurs épaules, car les brancards ne peuvent pas passer dans ces étroits couloirs. A peine le relèvement est-il terminé, que les nouveaux arrivés, qui sont frais et dispos après un bon repos en arrière des lignes, entreprennent un mouvement offensif.

Une patrouille composée de cinq ou six volontaires part en reconnaissance. Chacun d'eux est armé, en plus de son fusil et de sa baïonnette, d'un revolver et d'une paire de cisailles. Ils rampent avec lenteur et précaution dans la direction des tranchées ennemies, évitant de faire le moindre bruit qui pourrait donner l'alarme et amènerait inévitablement une grêle de balles.

Avant de partir pour faire des reconnaissances de cette sorte, les hommes font généralement leurs testaments et les remettent à leurs camarades, car il y a bien des chances pour eux que plusieurs d'entre eux n'en reviennent jamais.

Il arrive souvent que ces éclaireurs volontaires réussissent à tromper la vigilance des sentinelles allemandes et à couper les réseaux de fils de fer barbelé qui protègent les tranchées allemandes, préparant ainsi le terrain pour une attaque générale qui aura lieu avant l'aube. Ceux qui parviennent à regagner leurs tranchées rapportent à leur chef le résultat des opérations de la patrouille. Celui-ci donne à voix basse un ordre qu'on se répète de bouche en bouche. Une compagnie sort silencieusement des tranchées et s'avance vers la tranchée ennemie, les hommes gardent le plus profond silence et se dissimulent autant que possible. Si la compagnie atteint le voisinage de la position allemande, sans être découverte et sans que les mitrailleuses soient entrées en jeu, les hommes sautent dans la tranchée ennemie et s'en emparent à la pointe de la baïonnette.

Quand on fait des prisonniers, on les groupe en un point sous la garde de quelques soldats, pendant que la moitié de la compagnie construit en hâte en arrière de la tranchée ennemie, à l'aide des outils de campagne, une tranchée abri, et consolide la position capturée contre une contre-attaque qui pourrait se produire. Pendant ce temps, l'autre moitié de la compagnie fait feu sur les Allemands qui occupent les tranchées de leur seconde ligne de défense.

De cette façon on arrive à gagner, pendant la nuit, 50 ou 100 mètres de terrain.

Les jeunes soldats qui vont pour la première fois dans les tranchées avancées, déclarent que la besogne y est tout d'abord extrêmement énervante, mais qu'ils ne tardent pas à s'y accoutumer. L'excitement du début fait bientôt place à un calme extraordinaire. Aussitôt qu'on se trouve en présence de l'ennemi, chaque soldat semble tout naturellement choisir son adversaire. Il le vise avec soin, tire, et, s'il le manque, se précipite sur lui, de sorte que le combat général n'est fait que d'une série de duels.

LES ASSASSINS DE L'AIR

Une flotille aérienne allemande lance des bombes sur Dunkerque. — Quinze tués, trente-deux blessés.

Dunkerque, 31.—Sans aucune raison militaire, des aéroplanes allemands ont fait aujourd'hui un raid sur Dunkerque et, pendant plus d'une demi-heure, ont lancé des bombes sur tous les points de la ville.

D'après les renseignements reçus à présent, quinze personnes ont été tuées et trente-deux ont été blessées.

La flotille d'avions allemands était composée de quatre aéroplanes (Taubes et Aviatiks), qui ont survolé la ville à plusieurs reprises, lançant chaque fois des bombes.

Les soldats de la garnison ont dirigé sur les avions ennemis une fusillade nourrie qui ne les empêcha pas de continuer tranquillement leur besogne. L'un d'eux sembla avoir été touché, car il tourna brusquement et descendit plusieurs centaines de mètres; mais le pilote réussit à remettre sa machine en équilibre et la flotille entière s'éloigna saine et sauve.

Les bombes tombèrent tantôt sur un point, tantôt sur un autre. Un aéroplane n'avait pas plutôt disparu qu'un autre arrivait.

Dans tous les quartiers de la ville, le crépitement de la fusillade était de temps à autre couvert par l'explosion violente d'une bombe. Quelques maisons furent démolies et de nombreuses fenêtres furent brisées; en un point, la ligne de tramways fut mise hors de service.

La première bombe tomba sur les fortifications; les deux suivantes tombèrent près de la gare; puis, successivement, il en tomba rue Caumartin, sur la cuisine de l'hôpital militaire, près de l'hôtel de ville, dans la rue Pierre, dans la rue de Nieuport, près de l'arsenal et dans le faubourg de Rosendaal, sur une filature.

Les aviateurs allemands lancèrent aussi des bombes dans les environs de Dunkerque et de Furnes, où plusieurs personnes furent blessées. Un enfant et une femme âgée, tués par une des bombes, étaient absolument défigurés.

Les bombes étaient remplies de shrapnells, dont un grand nombre de murs sont criblés.

Tous les blessés ont été transportés dans les hôpitaux par les ambulances anglaises; plusieurs moururent en route.

Pendant que ces quatre avions ennemis operaient au-dessus de Dunkerque, un cinquième resta en observation à une certaine distance de la ville, prêt à attaquer tout aéroplane français ou anglais qui aurait cherché à donner la chasse à la flotille aérienne.

DANS LA FOURNAISE

Deux récits de guerre

Nous étions, autour d'une modeste table, quatre ou cinq qui, la plupart, avaient vu de rudes journées, et on analysait ses impressions.

—Moi, dit un camarade qui portait sur la poitrine une croix toute fraîche, moi, c'est bien simple: j'ai éprouvé exactement la même sensation qu'à la chasse quand, l'arme au poing, on attend la bête—vous savez, cette espèce d'angoisse qui vous serre la poitrine et vous tient haletant...—Nous étions sur une légère hauteur dominant l'Yser, dans une tranchée bien comprise et bien dissimulée, avec un vaste champ de tir devant nous. Mes deux mitrailleuses étaient dans un excellent emplacement, balayant tout le débouché de la rivière, et j'avais soigneusement repéré toutes mes distances...

"Au petit jour, on vint nous prévenir d'avoir à nous tenir sur nos gardes, car on s'attendait à une forte attaque. L'ordre ajoutait: "Ne pas ouvrir le feu avant que l'ennemi soit à 800 mètres." C'est au reçu de ce billet que je commençai à ressentir au creux de l'estomac cette petite anxiété qui vous prend quand, sous bois, on vous a assigné vos places et qu'un coup de trompe vous a annoncé l'ouverture de la battue. La jumelle rivée à l'oeil, je fouillais du regard, en face de nous, les fossés, les herbes de la rivière. Je ne faisais même pas attention aux obus qui passaient en rafale au-dessus de nos têtes. Tout mon être était concentré sur le bout de plaine que j'avais devant moi... Soudain, ce morceau de plaine parut s'animer, ses repris parurent se soulever. Des ombres s'agitaient dans le bois, d'autres rampaient le long du sol...

"A ce moment, je ressentis une autre émotion bien connue du chasseur: celle qui consiste, après une longue attente, à voir venir à soi le gibier; mais, tandis que chez le chasseur l'émotion est de brève durée, parce que de suite il épaule et tire, la mienne se prolongea intense et lancinante, parce qu'il me fallait attendre, immobile...

"Derrière les ombres, des groupes compacts apparurent et, derrière les groupes, une avalanche surgit: c'était toute une masse d'infanterie allemande qui se ruait à l'assaut. Jamais je n'aurais cru qu'il pût sortir tant d'hommes et si vite d'un bois. Je partit de toutes les tranchées, tandis que mes mitrailleuses commençaient leur "tap-tap-tap". Il y eut dans les lignes grises qui zébraient la plaine, comme un fléchissement, et distinctement on voyait les hommes s'abattre. Mais d'autres continuaient et d'autres sortaient toujours du bois.

"Alors, ce fut une frénésie de tir et un ouragan de feu, toujours comme quand, à la chasse, le gibier part de tous les côtés et qu'on voudrait avoir dix fusils dans les mains. De crainte, pas l'ombre, mais une idée fixe, unique: "Pourvu qu'il n'y ait pas d'enrayage aux mitrailleuses!.." Elles tiraient toutes deux à la cadence maximum et leurs canons devenaient violacés, tandis que sous la poussée des gaz, les étuis vides s'éjectaient avec violence et nous sautaient au visage. Le chargeur avait à peine le temps de se baisser, de prendre une bande et de la glisser dans la culasse... Chaque coup portait. Devant nous, on voyait les corps humains sursauter, s'abattre, et le problème était celui-ci: "Y aura-t-il plus d'Allemands que de balles?" En somme, il y eut plus de balles et ils finirent par se replier. Ils laissaient des centaines de cadavres sur les pentes de la colline. Pour nous, nous étions à bout de tuer. Les bois des fusils eux-mêmes étaient chauds, une fumée âcre sortait des culasses mobiles des mitrailleuses. Et des hommes criaient: "Je n'ai plus de cartouches!..."

"Quand je vous le dis, c'est la chasse; mais une rude chasse, tout de même!..."

* * *

—Oh! moi, fit un capitaine de tirailleurs algériens qui avait le bras en écharpe et la tête bandée, c'est quelque peu différent; au lieu que j'aie eu beaucoup à tirer, on a beaucoup tiré sur moi...

"C'était du côté de Roye. Ma compagnie était quelque peu à découvert et une sacrée batterie allemande ne cessait de nous arroser d'obus. Nous ne la voyions pas, cachée qu'elle était par un repli de terrain, mais la distance ne devait pas dépasser douze cents mètres. Et, par un hasard étrange, les projectiles venaient toujours tomber à quelques pas de moi. "Mon capitaine, me disait l'un, vous feriez mieux de vous porter sur la droite, vous y seriez à l'abri." J'allais sur la droite. V'lan! les obus me suivaient. J'inclinais à gauche: les projectiles en faisaient autant...

"Quand cette plaisanterie se prolonge pendant deux heures, elle finit par vous exaspérer. Pour ma part, c'était de voir la batterie qui en voulait à ma peau, c'était de savoir quel était l'homme qui la commandait et comment il était fait. Déjà, deux fois, j'avais été égratigné et mes sections fondaient comme neige au soleil. Je criai: "En voilà assez! En avant, mes enfants! en avant!" Ce qui suivit fut comme un coup de folie...

"On descendit en trombe une pente, on dévala le long d'une route, on regrimpa une hauteur, on bouscula deux lignes de fantassins ennemis et on tomba sur une pièce de canon qui bien attelée, n'avait pas eu le temps de filer. Cinq minutes après, mes hommes m'amenaient un officier allemand, en criant de loin: "Mon capitaine, c'est lui qui commandait la batterie!..."

"Ce ne fut pas long, je vous jure. Je marchai à lui et tendis la seule main que je n'eusse pas emmitouflée: "Monsieur lui dis-je, voilà deux heures que vous m'em...bêtez! Je suis content de vous connaître! Vous êtes un bougre!"

Et que vous répondit-il? demandai-je.

—Rien. Il hésita à prendre ma main. Il ne comprenait ni mes paroles ni mon geste. Il croyait que je l'injuriais... Au fond, voyez-vous, tous ces Boches ne sont que des brutes!"

UN GENERAL QUI SE CACHAIT.....

D'un artilleur:

Ma chère maman,

C'est après notre petit repas et en grillant une bonne pipe que je t'écris ces quelques mots qui vont peut-être s'allonger, car je suis encore sous le coup de l'émotion que m'a causée la cérémonie à laquelle j'ai assisté ce matin.

Dimanche dernier je n'ai pu aller à la messe, étant de garde, mais ce matin, bien que nous soyons dans une forêt appelée "le Rendez-vous de chasse" et nos batteries étant en position sans tirer, c'est-à-dire en surveillance sur un point, je me fais un devoir et un plaisir, ainsi que beaucoup, de me rendre à l'autel dressé en plein air, sous abri de branchages pour prier tout aussi bien pour les morts de notre famille que pour nos pauvres camarades morts au champ d'honneur. Eh bien! ma petite maman, je puis te dire que jamais je n'avais vu un spectacle aussi émotionnant et que je ne le reverrai sans doute jamais. Notre chère France vit! Elle redevient notre vieille France, la France croyante où la foi triomphe malgré tout. Que personne ne rie plus des miracles, nous pouvons dire qu'en ce moment nous en voyons de beaux, de superbes. Que d'égarés sont ramenés vers la piété, vers la croyance, pendant les tristes moments de cette rude guerre ou plutôt terrible.

Ce matin, dans ce modeste abri, nous avons eu une messe chantée pour les morts, servie par deux lieutenants, un des nôtres, l'autre des chasseurs alpins.

Aux premiers rangs de l'assistance, deux généraux et leur état-major, puis, en foule, tous les officiers et presque tous les hommes des régiments en ce moment en cet endroit. On avait à peine remarqué un autre général (dont je ne dirai pas le nom) se dissimulant derrière un arbre et qui est connu pour être franc-maçon. La cérémonie fut très émotionnante, et, au moment de l'absoute donnée devant un catafalque improvisé recouvert avec les drapeaux du ...e de ligne, on a pu s'apercevoir qu'il pleurait, comme d'ailleurs les trois quarts des officiers et des hommes présents. L'allocution de l'aumônier fut, cela se comprend, la goutte d'eau qui fait déborder le verre. Les quelques mots bien sentis et si patriotiques qu'il prononça furent écoutés avec une attention et une vive émotion qui se lisait sur tous les visages. La bénédiction a été ensuite donnée, et, comme à l'Elévation, un piquet de soldats en armes, baïonnette au canon, rendit les honneurs. Depuis l'Assomption, je n'avais jamais rien vu de pareil; tout ce que je pourrais te dire ne suffirait pas pour te narrer la beauté de cet instant où pas mal de fronts, qui se baissent rarement, ont alors presque touché terre; car nous avions tous un genou en terre. On ne peut le dire, ni le décrire, il faudrait le peindre, et encore!

Mais tout cela n'est rien à côté du miracle de la dislocation. Le général qui s'était caché tout le temps de la cérémonie et essuyé quelques larmes s'est alors dirigé vers l'aumônier et lui a demandé de le confesser. Voilà une victoire de la journée, et qui sait combien il s'en est produit de semblables dans cette journée et sur le front. Quel mérite ont ces braves aumôniers et séminaristes actuellement avec nous, et comme ils font bien leur devoir!

Le Père qui officiait, et qui d'ailleurs le fait presque toujours, a le grade de capitaine, et c'est un plaisir de voir briller sur sa soutane noire ses trois galons dorés et la médaille militaire jointe à celles du Maroc et de l'Indo-Chine. Il paraît qu'il est proposé pour la Légion d'honneur. Voilà, ma chère petite mère, ce à quoi j'ai assisté aujourd'hui, et tu ne saurais croire la force et l'énergie que de semblables cérémonies nous donnent.

L'autre jour, j'ai vu G...., toujours superbe et plein d'entrain, j'ai causé avec lui assez longuement; le soir même, les chasseurs attaquent, et le lendemain, j'apprends sa mort. Pauvres parents! Voilà une mort qui m'a touché, tu peux le croire. Tous les jours, on apprend la mort d'un ami, d'un camarade, d'une connaissance; mais, heureusement, cela ne nous décourage pas; au contraire, nous n'avons que plus le désir de vaincre, de les venger, et nous, artilleurs, nous sommes là pour faire cracher la mitraille voulue pour détruire cette race maudite. Ils viennent de nous repérer dans la orêt et sont en train d'arroser toute la lisière, je t'assure que ça bombe. Moi, je suis encore à mon poste. Enfin, on les aura bien un jour. Bigre!

R. B.



© 1914, by American Press Association

Soldats belges faisant le coup de feu à l'abri derrière une barricade hâtivement construite en travers d'une route

EN PROVINCE

ST-CHARLES

Le premier de l'An tombant, cette année, le premier vendredi du mois, nous avons eu le bonheur de voir un grand nombre de nos paroissiens s'approcher de la Sainte Table. Il ne saurait y avoir de manière plus chrétienne de commencer l'année. Nul doute que le bon Dieu saura récompenser durant cette année qui vient de s'ouvrir sous de tels auspices, ces personnes qui n'ont pas reculé devant l'accomplissement de leurs devoirs de chrétiens.

* * *

La paroisse avait le plaisir d'avoir un de ses enfants, le R. P. Caron, o.m.i., pour officier à la grand'messe. Etaient aussi en visite au presbytère les RR. PP. Brassard, Jeannotte et Fafard, o.m.i., ainsi que MM. les abbés Moreau et Bellavance, de Saint-Boniface.

Dimanche le 3, le R. P. Chaumont, o.m.i., que nous avons toujours le bonheur de revoir au milieu de nous, après ses courses apostoliques, officiait à la grand'messe, tandis que le bon vieux Père Camper, o.m.i., nous donnait un touchant et solide sermon sur l'observance du dimanche et des fêtes d'obligation.

* * *

La Rév. Soeur Marie-Angèle, accompagnée de la Révérende Soeur Provinciale de l'Académie Sainte-Marie, est venue se joindre à son frère, le R. P. J. Caron, o.m.i., pour passer le jour de l'An avec ses parents chez M. Alfred Caron.

* * *

M. et Mme Pierre Ménard sont en visite chez M. Charles Caron.

* * *

C'est avec plaisir qu'on a appris que le Dr G. Paillé avait heureusement subi son opération pour la vue.

* * *

Les élèves sont toutes revenues joyeuses au couvent. Après ces vacances bien employées à se reposer et à s'amuser, elles se proposent bien d'employer le reste du temps de l'année scolaire pour préparer leurs examens de fin d'année.

* * *

M. et Mme X. Caron sont les heureux parents d'un nouvel enfant qu'ils ont fait baptiser du nom de Marie-Thérèse-Cécile.

SOMERSET

Nous avons eu la semaine dernière, à nos écoles bilingues, la visite de M. l'inspecteur Young, de Winnipeg. Son rapport nous fait grandement honneur. Un cordial merci au monsieur qui a appelé M. l'inspecteur à faire cette visite.

* * *

Nos collégiens et séminaristes, après avoir bien employé leur vacance au patinoir ou à la promenade, nous ont laissé le coeur content et rempli d'un nouveau zèle pour l'étude.

* * *

Mlle B. Leger, institutrice, est de retour de Winnipeg où elle était à visiter sa mère et sa soeur, Mme P. Bourque.

* * *

M. Eugène Caradeth, de Brandon, et M. W. Caradeth, de Winnipeg, sont en visite chez leur frère.

* * *

On annonce le prochain mariage de Mlle Anne LeBlanc, de Saint-Léon, à M. Sylvestre Lemieux, fils de M. R. Lemieux, de Somerset.

* * *

Mme Léon Roy, de Saint-Boniface, est en visite chez sa mère Mme Landry.

Léonce.

* * *

Permettez à une mère de famille de venir dire son petit mot à propos de la rentrée des classes et du service que nous pouvons rendre à nos enfants, tout en faisant un devoir de mère.

Nos enfants ont eu des vacances. C'est très bien: il en faut pour briser la monotonie de l'école. Après avoir pris leurs ébats, au grand air, dans les sports, soit au patinoir, soit à la promenade ou ailleurs. Il me semble que le terrain est préparé à point: n'ayez pas peur que la semence scolaire soit perdue. Car il faut à l'enfant une grande somme de jeu et de dissipation pour le mieux disposer à l'étude.

Mais chère mère, il faudra continuer d'y mettre du vôtre. Vous avez bien commencé en assurant à vos enfants des vacances fructueuses: vous devez maintenant seconder l'oeuvre des maîtres. Ce ne sera qu'un agrément de plus dans votre vie, si vous savez vous y prendre.

Je ne connais rien de plus intéressant pour les parents que de prendre part au travail, au devoir du soir, de l'enfant. La leçon, le devoir, l'explication des textes, les calculs, tout cela devient une tâche facile, et le résultat est durable, grâce à vous.

Il ne faut pas au grand jamais aller jusqu'à faire le devoir de l'enfant; il s'agit tout simplement d'opérer comme un maître ou une maîtresse: seulement, comme c'est à votre enfant, et non à une classe que nous adressons, combien le ton, le tour de la leçon peuvent devenir efficace... et l'enfant ne verra pas venir avec crainte ou ennui l'heure de la petite classe du soir, sachant que c'est presqu'une récréation.

Il est un fait certain: Ce que l'enfant apprend ainsi en causant ses leçons en les raisonnant avec ses parents, délivré de la crainte de l'école: ce qu'il apprend ainsi est assimilé d'une façon complète, car il aura à coeur de vous faire constater des progrès et vous serez étonné de voir comme en famille, le soir, autour de la table, en s'amusant, on s'instruit bien vite.

Essayez-en, Madame, et la longue soirée d'hiver finie par vous paraître le meilleur moment de la journée.

Je ne laisse jamais l'enfant se fatiguer à étudier: aussitôt que je le vois fléchir, vite la toilette de nuit, et au lit.

Une Mère.

TOUTES AIDES

Nombreux étaient ceux qui depuis plusieurs années n'avaient pas assisté à une messe de minuit. Aussi tout le monde se prépara à cette fête avec grand soin. Comme les fidèles éclairés ils ne manquèrent pas de s'approcher des sacrements. L'église avait été très bien décorée pour la circonstance. Nous pouvions y voir une nouvelle statue de saint Antoine et de riches fleurs: don fait par des amis de M. Alexandre Nault.

Une dame de la paroisse avait aussi fait présent à l'église d'un tapis qui a été placé sur les gradins de l'autel. Beaucoup d'autres articles avaient aussi été achetés par l'église. Le chant fut aussi bien exécuté.

Cette première messe de minuit à Toutes Aides ne sera pas oubliée de sitôt.

* * *

Notre curé est allé dire la messe du jour, à Noël, chez les Polonais qui sont établis à huit milles d'ici.

* * *

Notre colonie est heureuse d'apprendre que M. François Patient ouvrivra bientôt tout près de l'église une boutique de forge.

* * *

Il nous manque encore une beurrerie. Espérons que les amis de la culture mixte sauront nous prêter leur concours pour établir ici cette industrie.

FRONT, SASK.

De passage dans cette contrée nouvelle après un intervalle d'une année et demie environ, qui fut pour ma venue en cette contrée une pénible corvée.

C'était au printemps après la niveau des eaux déjà submeraugmentait désagréablement le niveau des eau x déjà submergeant une partie de la contrée à la suite des pluies abondantes de l'année précédente. Quoique muni d'une paire de bottes d'une hauteur respectable, je fus, par endroits, obligé de les retirer afin de rester, façon de dire à pied sec. Ainsi, je parcourus environ soixante milles. Il s'est effectué depuis un agréable changement.

Le soleil ardent de cette année et la sécheresse qui vient de finir ont transformé partie des marécages en de superbes prairies à foin.

Et ce qui est aussi appréciable, c'est que de son côté le feu a fait une inestimable besogne en faisant disparaitre en tourbillons de flammes et de fumée es impénétrables enchevêtrements de bois sec abattu par le vent dans tous les sens.

Bref, la contré s'est avantageusement améliorée à la satisfaction de tous ces braves colons qui l'abitent déjà.

J'ai eu le plaisir de participer à une agréable soirée organisée en l'honneur de la grande fête de Noël où j'ai pu constater avec plaisir que quoiqu'un peu éloigné des communications, chose dont on ne s'aperçoit même pas, on ne s'ennuie pas plus là qu'ailleurs, car une véritable gaieté règne dans tous les coeurs. Ainsi, à tour de rôle, en cette agréable soirée, chacun se faisait un plaisir de déclamer son monologue, chanter sa chanson ou sa romance.

Pour ma part, je garderai un souvenir de cette agréable réunion dans laquelle j'ai eu le plaisir de faire la connaissance d'un bon nombre de ces braves colons de la contrée.

Et si par hasard quelqu'un d'entre vous avait comme moi l'occasion d'être de passage parmi eux je vous assure sur ma parole de bon vivant une cordiale bienvenue en ce pays.

G. Junior.

LA DESTRUCTION DE GERBEVILLER

Des 465 maisons, 20 seulement ont été épargnées par l'incendie

Londres, 30.—Une lettre reçue de Lunéville, dépeint la destruction de la ville de Gerbeviller qui a été presque anéantie par les soldats du kaiser; de 465 maisons, 20 seulement ont été épargnées par les flammes pendant que la population terrorisée fuyait de la ville. La soeur d'un officier français raconte que les Allemands ont lancé des bombes incendiaires sur un château où se trouvait un drapeau de la Croix-rouge. Le château a été détruit par le feu.

Elle cite également que cinquante chasseurs embusqués derrière des barricades tinrent à distance les ennemis pendant plusieurs heures, et ne s'enfuirent sur leurs bicyclettes que lorsqu'ils virent que la résistance était devenue inutile. Elle ajoute:

"Les Allemands arrivèrent alors en hurlant et poussant des cris. Notre maison—dont les murs seuls existent maintenant—s'élevait sur la pente de la colline, et nous avions passé toute la journée du bombardement dans notre cave. Nous voyions brûler les maisons de l'autre côté de la rivière au moment où les Allemands réussissaient à y entrer, mais nous n'avions aucune idée des horreurs que nous devions voir par la suite. Mon père est vieux, et comme les autres hommes trouvés dans la ville, il a été appréhendé et emmené pour être fusillé.

"Pendant tout ce temps les Allemands hurlaient dans les rues comme des bêtes sauvages et se comportaient de même. Ils se précipitaient dans les maisons et les dévalisaient, emportant tout l'argent et les bijoux qu'ils pouvaient trouver, plaçant des bombes incendiaires contre les murs et sur les meubles, enduisant les planchers de parafine et y mettant le feu. Comme ils se précipitaient avec fureur du côté nord de la ville, ils brûlèrent tout sur leur passage.

"Les troupes continuèrent leur travail de pillage et d'incendie, et enfin s'élancèrent sur le chemin de la gare.

"Dans l'église ils tirèrent sur le vase contenant le saint sacrement. Dans une maison près de la gare ils se trouvèrent en présence de soeur Julie qui leur fit face avec indignation et sans l'ombre de crainte: "Quel droit avez-vous d'agir d'une façon aussi barbare? Avez-vous l'intention de mettre le feu à cette maison qui est remplie d'hommes blessés qui sont veillés par moi et trois autres soeurs?"

"L'officier hésita, visita l'hôpital improvisé et décida de l'épargner quoique condamnant le reste de la rue. Soeur Julie insista, cependant. "Si vous brûlez le reste de la rue, comment pouvez-vous sauver l'hôpital?" L'argument augmenté de la déclaration qu'aucun civil n'avait tiré sur les soldats allemands, sauva le restant des maisons, déjà très endommagées par les obus, d'une destruction complète. Les Allemands ne furent pas satisfaits d'avoir détruit la ville, qui était une des beautés de la Lorraine, ils agirent comme des sauvages sur les hommes et les femmes."

AU-DESSUS DE LA FLOTTE ALLEMANDE

Le récit de l'aviateur anglais Hewlett

Londres, 3.—Les aventures aériennes traversées par le commandant aviateur anglais Francis Hewlett, pendant le récent raid aérien exécuté au-dessus de la flotte allemande à Cuxhaven, sont décrites dans une interview qu'une personne a eue avec l'aviateur et qui a été télégraphiée d'Amsterdam à l'agence Reuter.

Le commandant Hewlett que l'on croyait mort jusqu'à ce qu'on ait appris hier qu'il avait été recueilli par un chalutier à vapeur et débarqué à Muiden (Hollande), dit qu'il croit avoir atteint un vaisseau de guerre allemand avec l'une des bombes qu'il a lancées.

"Je conduisais l'escadre aérienne, a dit le commandant Hewlett, et entrant dans un épais brouillard je me suis trouvé après quelque temps près des côtes du Schleswig. Je survolais alors le territoire allemand et finalement arrivai près de Cuxhaven.

"Quand le brouillard se fut dissipé, je me suis aperçu que j'avais perdu ma direction et après être descendu remontai de nouveau et volai au-dessus de la grande flotte allemande et des chalutiers qui étaient sous pression derrière Héligoland.

"Un feu terrible fut alors dirigé sur moi, et j'y répondis en lançant plusieurs bombes. Je crois avoir touché un des bateaux allemands car peu après une épaisse fumée s'en est échappée.

"Il m'a été impossible d'apercevoir la flotte anglaise. Mon moteur s'échauffait, ce qui m'obligea à descendre.

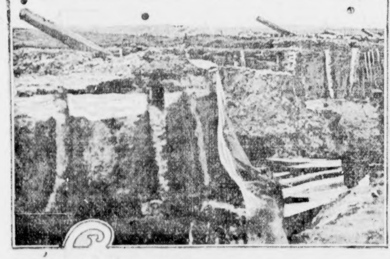
"Je fus recueilli par un chalutier hollandais, mais j'ai détruit mon moteur et coulé mon hydroaeroplane avant de monter sur le chalutier à dix heures le matin de Noël. J'ai demeuré six jours à bord du chalutier où nous avons essuyé une terrible tempête."

LES TRANCHEES ALLEMANDES

Ce que les Français ont trouvé dans celles capturées à Perthes

Paris, 29.—Une note semi-officielle, publiée à la suite du communiqué de cet après-midi, montre à quel point sont formidables les lignes de défense des Allemands en France.

Cett note dit que dans les tranchées ennemies récemment capturées près de Perthes-les-Hurlus, les Français ont trouvé deux mitrailleuses, plusieurs canons de siège montés sur leurs trains un mortier de siège de 245 millimètres, un canon de 50 millimètres avec sa coupole mobile, et un canon-revolver de 37 millimètres.



© 1914, by American Press Association.

Ce qui reste de la forteresse de Maubeuge.

L'Allumeur de Réverbères

Par Melle Cumming

Roman de La Liberté — No 8

—J'y suis venue avec M. Cooper, auquel j'ai aidé à apporter quelques objets.

—Et vous l'attendez ici. J'attends aussi quelqu'un. Nous pouvons causer pendant ce temps-là.

Gerty sourit.

—Où donc étiez-vous, sur les escaliers?

—Oui.

—Eh bien! asseyez-vous près de ma chaise et répondez-moi. Peut-être à nous deux retrouverons-nous votre autre nom. Où demeurez-vous?

—Avec l'oncle True.

—Oui, monsieur True Flint. C'est avec lui que je demeure maintenant. Il a eu la bonté de m'emmener chez lui une nuit que Nan Grant m'avait mise dehors.

—Comment! vous êtes cette petite fille? Alors j'ai déjà entendu parler de vous. M. Flint m'a raconté votre histoire.

—Vous connaissez l'oncle True?

—Oui, beaucoup.

—Comment vous appelez-vous donc?

—Je me nomme Emily Graham.

—Oh! je vous connais, dit Gerty en frappant joyeusement des deux mains l'une contre l'autre, je vous connais. C'est vous qui avez engagé l'oncle True à me garder près de lui, il me l'a dit: c'est vous aussi qui m'avez donné des vêtements. Oh! vous êtes bien belle et bien bonne, et je vous aime bien. Oh! oui, je vous aime beaucoup.

Pendant que la petite fille parlait ainsi avec entraînement, une émotion singulière se manifestait dans les regards et sur les traits d'Emily Graham. Il lui semblait que cette voix faisait vibrer en elle quelque corde du souvenir: elle ne prononça pas une parole, mais passant son bras autour de la taille de l'enfant, elle l'attira vers elle. Au moment où l'expression singulière qui avait un instant animé ses traits s'effaçait pour laisser reprendre à sa physionomie son air de calme habituel, Gerty, qui avait tenu les yeux constamment fixés sur elle, s'écria tout d'un coup:

—Est-ce que vous allez dormir, Madame?

—Non, pourquoi?

—Parce que vous fermez les yeux.

—Je les ferme toujours, mon enfant.

—Vous fermez toujours les yeux, et pourquoi?

—Parce que je suis aveugle et que je ne vois rien.

—Ne rien voir, ne jamais rien voir! s'écria Gerty. Mais est-ce que vous ne me voyez pas maintenant?

—Non, dit miss Graham.

—Ah! fit Gerty avec un gros soupir, que j'en suis donc contente!

—Contente! dit miss Graham avec sa plus douce voix.

—Oh! oui, reprit Gerty, je suis contente que vous ne puissiez pas me voir, parce que maintenant peut-être pourrez-vous m'aimer.

—Est-ce que je n'aurais pas pu vous aimer en vous voyant? dit Emily tout en passant doucement sa main sur la figure de l'enfant.

—Non, répondit Gerty, car je suis bien laide. Je suis heureuse que vous ne puissiez pas voir ma laideur.

—Mais pensez donc, Gerty, reprit Emily avec un accent plein de tristesse, combien vous seriez privée vous-même, si vous ne pouviez voir la lumière ni rien de ce qui existe au monde.

—Ne pouvez-vous pas voir le soleil, les étoiles, le firmament? Ne voyez-vous pas l'église où nous sommes? Etes-vous dans l'obscurité?

—Oui, mon enfant, dans l'obscurité sans cesse, la nuit et le jour.

A ces mots, Gerty, comprenant enfin la triste réalité, se mit à fondre en larmes, et ce ne fut que quelques instants après qu'on put l'entendre dire au milieu de ses sanglots entrecoupés: "C'est trop affreux, trop affreux!"

Les larmes de l'enfant émurent Emily au point que pour la première fois depuis de longues années, elle pleura elle-même sur sa triste cécité.

Sa douleur cependant ne dura qu'un moment: et bientôt recouvrant son calme habituel, elle s'efforça par ses paroles d'apaiser les pleurs de Gerty.

—Allons, chère petite, lui dit-elle, ne vous désolez pas ainsi. Cela n'est pas aussi affreux que vous le supposez, et je le supporte très-bien. J'y suis depuis longtemps accoutumée, et je me trouve heureuse.

—Je ne pourrais pas être heureuse dans l'obscurité, dit Gerty, je la déteste trop. Maintenant que je vous comprends, je ne suis plus contente de vous savoir aveugle: j'en suis même bien fâchée, et je désirerais que vous pussiez me voir ainsi que tout ce qui nous entoure. Vos yeux ne s'ouvriront-ils pas un jour?

—Non, jamais! répondit Emily. Mais laissons ce sujet et parlons de vous, mon enfant. Qui vous fait croire que vous soyez si laide?

—Parce que tout le monde dit que je suis une vilaine enfant, et que personne n'aime les vilains enfants.

—Oh! reprit Emily, on aime les enfants quand ils sont laids, pourvu qu'ils soient bons.

—Mais je ne suis pas bonne, je suis au contraire très-méchante.

—Il faut alors devenir bonne, et chacun vous aimera.

—Pensez-vous que je puisse devenir bonne?

—Oui, si vous essayez.

—J'essayerai alors.

—Je suis sûre que vous réussirez. M. Flint vous porte une vive affection, et je sais persuadée que vous ferez tout ce qui dépendra de vous pour lui plaire.

L'excellente miss fit encore à Gerty plusieurs autres questions au sujet de la première époque de sa vie, et prit tant d'intérêt au récit des chagrins qu'avait éprouvés la pauvre enfant, que le temps s'écoula rapidement et qu'elle ne s'aperçut pas que l'orgue était devenu silencieux et que l'organiste était sorti.

Gerty était très-communicative, et bien qu'elle fût d'abord un peu timide avec les étrangers, quelques mots de douceur la mettaient bien vite à l'aise. Dans cette circonstance les accents sympathiques de la voix d'Emily avaient de primo abord gagné son jeune coeur. Aussi se montra-t-elle bientôt telle qu'elle était avec ses bonnes et mauvaises qualités; et miss Graham, au milieu des expressions d'enthousiasme et de reconnaissance dont l'enfant se servait vis-à-vis d'elle, ne fut pas longue à découvrir les vices de son éducation première, et à remarquer que si son coeur et ses sentiments étaient bons, il y avait en elle aussi des penchants impétueux qu'il fallait réprimer sous peine de voir avorter dans leur germe les bonnes qualités dont la nature l'avait pourvue.

Ainsi que nous l'avons dit, le temps se passa vite pour nos deux causeuses. Quand M. Arnold revint à l'église tout essoufflé, tout hors d'haleine, il s'approcha d'Emily et s'excusa vivement de l'avoir abandonnée pendant si longtemps. Il avait peur qu'ele ne se fût fort ennuyée de l'attendre; mais Emily la rassura.

—Est-ce que vous avez été longtemps absent? lui dit-elle; il me semblait que vous m'aviez quittée depuis un instant seulement. J'ai trouvé de la compagnie, comme vous voyez.

—Quelle est cette petite fille, dit M. Arnold d'un air de bonté, d'où cela sort-il?

—C'est une enfant qui accompagnait M. Cooper à l'église cette après-midi. Mais est-ce qu'il n'est pas revenu la chercher?

—Cooper! non. Il est retourné tout droit chez lui après m'avoir laissé. Il aura probablement oublié cette enfant. Qu'allons-nous faire?

—Ne pouvons-nous la reconduire chez elle, est-ce bien loin?

—C'est à deux ou trois rues d'ici, et précisément dans une direction opposée à la nôtre. D'ailleurs vous êtes trop fatiguée pour faire cette promenade.

—Non! non! cela ne me fatiguera pas. Je vais bien maintenant, et je ne serai tranquille que quand je saurai cette enfant chez elle. Il faut la reconduire, dussé-je en être un peu fatiguée.

Si Emily eût pu voir l'expression de reconnaissance qui se peignait sur le visage de l'enfant à mesure qu'elle parlait ainsi, elle se fût trouvée payée bien au-delà de la fatigue qu'elle allait prendre.

Il fallut céder à Emily. Gerty fut donc reconduite chez elle, et Emily l'embrassa en la quittant. Ce soir-là l'orpheline s'endormit bien heureuse.

X.—*Tristesse*

On peut aisément supposer uqe la jeune fille aveugle n'oublia pas notre jeune Gerty. D'ailleurs Emily Graham n'oubliait jamais le bien à faire, les douleurs à consoler, les malheureux à secourir. Si le monde extérieur n'existait point à ses yeux, il y avait au fond de son coeur tout un monde de sympathie et d'amour qui se trahissait au-dehors par des actes de bienfaisance et de charité. Fidèle aux principes de la loi divine, elle aimait Dieu par-dessus toutes choses et le prochain comme elle-même. Frappée d'un malheur incurable qui ne devait finir qu'avec sa vie, elle avait mis toute sa joie et tout son bonheur à soulager les malheurs d'autrui. Les bonnes oeuvres l'oc-

LES BONS ALLIES

Les Allemands accusent les Autrichiens de les avoir entraînés dans la guerre

Paris, 31.—Le "Matin" publie ce matin un article indiquant qu'en Allemagne, un état d'esprit nouveau et significatif règne, dû au désappointement de l'échec militaire de l'Autriche, qui semble devoir se terminer bientôt par un écroulement complet.

Le correspondant du "Matin" à Verdun fait, au sujet de l'Autriche, des remarques à propos de l'unanimité surprenante qui existe parmi les prisonniers de tous grades et venant de toutes les contrées de l'Allemagne, capturés pendant le mois dernier.

"C'est la faute de l'Autriche, disent-ils. Nous combattons pour l'Autriche, dont la faiblesse amènera notre perte!"

Beaucoup d'officiers allemands—quelques-uns d'un grade élevé—expriment leur attitude plus clairement, déclarant que l'Allemagne n'a aucune querelle avec la France, qui est l'instrument de l'Angleterre, tandis que la Russie est entrée dans le conflit pour venger la tyrannie autrichienne, dont souffraient les Serbes.

Ils admettent que la Belgique est exempte de blâme. Son territoire dévasté, sans valeur maintenant, peut être rendu aux Belges; même les provinces envahies de la France, l'Alsace-Lorraine, peuvent redevenir françaises tandis que la Russie peut garder la Galicie.

En compensation de la perte de prestige et de territoire, ils insinuent que l'Allemagne, avec le cynisme caractéristique de son mépris pour les traités, prendrait tout le territoire autrichien compris entre la Bavière et l'Adriatique, punissant ainsi l'Italie de sa perfide neutralité et se préparant une place forte dans la Méditerranée contre l'Angleterre, réel ennemi de l'Allemagne.

Le démembrement de l'Autriche devrait satisfaire tous les ennemis de l'Allemagne, sauf l'Angleterre. La Roumanie et les Etats balkaniques eux-mêmes soutiendraient l'Allemagne, en retour de l'occupation sans effusion de sang de territoires convoités.

Si la Galicie ne suffisait pas à la Russie, la Turquie aussi pourrait être jetée par dessus bord, faisant ainsi de nouveaux amis à l'Allemagne aux dépens des anciens qui sont devenus un fardeau et un obstacle.

Un égoïsme aussi sans-gêne, ajoute le "Matin", parait incroyable; mais, en présence du ton récent de la diplomatie allemande, il n'est pas improbable, et il est excessivement dangereux, car il est calculé pour causer des dissentiments parmi les alliés.

Un incident de la plus haute importance démontre le peu de sincérité des méthodes allemandes.

Au plus fort de la crise, avant la guerre, von Jagow et d'autres diplomates allemands persistèrent à déclarer en maintes occasions que l'Allemagne ignorait la nature de l'ultimatum autrichien à la Serbie.

Quoique le ministre bavarois ait déclaré qu'il connaissait le contenu de la note trois jours avant qu'elle fût envoyée, un diplomate autrichien a fait connaître récemment à la "Gazette de Lausanne" que le retard dans publication du Livre Rouge—titre très approprié, intercale d'une façon sarcastique le critique français—seul document diplomatique national pas encore publié, provenait de ce qu'il "abandonne" l'Allemagne trop carrément pour qu'il puisse se produire une excuse ou une explication.

LES BRUTES ALLEMANDES

Dramatique récit d'un médecin militaire prisonnier

Dans la "Revue de Lausanne" on publie le récit suivant:

"J'ai eu la bonne fortune de m'entretenir ces jours derniers avec un officier supérieur du service de santé français, qui avait été blessé et fait prisonnier le 22 août dernier au combat d'Ethé, en Luxembourg belge, et qu'on rapatriait à travers notre pays. Je transcris ici la partie la plus poignante de son récit:

"Notre division, me dit-il, s'était heurtée à des forces supérieures et nous avions le soir 2,500 blessés. Les nôtres s'étaient retirés cependant sans être inquiétés, et le village de Gommery où nous nous trouvions ne comptait que des blessés, tous Français. Nous en avions logé 250 au château du baron de Gerlache où je me trouvais moi-même. J'avais reçu une balle dans le genou. Pour soigner tout ce monde, nous n'avions qu'un aide-major et quelques infirmiers. Le drapeau de la Croix-Rouge flottait sur le château, et la nuit venue un transparent faisait reconnaître de loin l'ambulance.

"Vers 9 heures du soir, les premiers Allemands arrivèrent dans le village; c'était une patrouille de uhlans, commandés par un officier fort courtois qui s'éloigna après avoir reconnu le village, et constaté l'absence de toute troupe. Mais moins d'une heure après, arrive une seconde patrouille. Le lieutenant qui la commandait gesticule vivement et prétend qu'on a tiré sur eux. Des fuyards isolés s'étaient groupés dans les environs. Avaient-ils tiré? Je l'ignore, mais c'est possible.

"Quant à notre ambulance, elle ne contenait pas une arme; car, en prévision d'incidents possibles, nous avions désarmé les blessés. Mais l'officier ne voulut rien entendre. Sur son ordre, des uhlans se jetèrent sur l'aide-major, le ligotèrent en ne lui laissant que la liberté de ses jambes, et l'emmenèrent dans le village en lui appuyant deux fusils dans les reins, tandis que le lieutenant le menaçait de son pistolet.

* * *

"Dans le village, on sortit sous ses yeux, de deux hangars, une trentaine de blessés avec trois infirmiers et un aide-major. C'est de ces hangars, prétendaient les Allemands, que les coups de fusil étaient partis, et ils assuraient que l'aide-major avait dirigé le feu. Les malheureux, dont la plupart se traînaient avec peine, furent conduits au cimetière, sans doute par un raffinement de cruauté, et collés au mur.

"A la première décharge, tous tombèrent, mais plusieurs n'étaient pas morts, et ils rampaient encore. Les uhlans les abattirent à bout portant, comme des lapins. Deux seuls en réchappèrent: un infirmier et l'aide-major. Celui-là avait reçu deux balles dans le bras et une dans l'épaule, et il fit le mort. Le lendemain, il fut recueilli par une patrouille, soigné et emmené en Allemagne.

"Quant à l'autre, l'aide-major, qui avait été ligoté et qu'on avait fait assister à cette horrible scène, il dut soigner des blessés allemands. Le lendemain, il fut amené devant le commandant de corps allemand, qui le fit immédiatement reconduire à Gommery, auprès de nos 250 blessés, qui étaient restés sans soins depuis la veille. Ce jour-là, on nous laissa tranquilles et j'en profitai pour réunir tous les blessés dans la maison d'école et le château.

"Le lendemain, des grenadiers poméraniens entraient dans le village en déchargeant leurs armes sur toutes les maisons, y compris les trois ambulances. Personne, heureusement, ne fut touché. Et de nouveau c'était la même antienne: "On a tiré sur nous." C'était matériellement impossible. Un lieutenant se présenta au château et me fit transporter, malgré ma blessure, dans le village, sur un brancard. Mais la fusillade recommençait, et l'officier dut nous mettre à l'abri derrière un mur.

"Pendant ce temps, les pauvres habitants, des femmes et des enfants, imploraient de loin les soldats en criant: "Rohte Kreuz!" Les Allemands s'approchèrent et firent immédiatement flamber une dizaine de maisons. Quant à moi, on me conduisit auprès d'un officier supérieur qui, après avoir constaté ma qualité d'officier de santé, me fit ramener au château.

"Dès ce moment, je fus traité avec une correction et une prévenance même qui contrastaient étonnamment avec le premier contact. Je n'aurais pas pu être mieux soigné ni entouré que je n'ai été à Mannheim; mais je ne puis en dire autant de tous les blessés que j'ai vus.

"Sans doute, en traversant Dillingen, notre colonne de blessés a été assaillie à coups de briques par les habitants, mais ce fut une exception unique.

"Cette seconde période de ma captivité ne m'a toutefois pas fait oublier l'atroce nuit de Gommery."

CUIRASSE ANGLAIS COULE DANS LA MANCHE

L'amirauté annonce la perte du "Formidable" avec la plus grande partie de son équipage

Londres, 1.—Le bureau officiel d'informations a communiqué aujourd'hui le rapport suivant:

"Le cuirassé "Formidable" a été coulé ce matin dans la Manche, soit par une torpille soit par un sous-marin, ce qui n'a pas encore été confirmé.

"Soixante-et-onze survivants ont été recueillis par un croiseur léger anglais et il est possible que d'autres aient été sauvés par d'autres navires."

Le cuirassé "Formidable" avait un déplacement de 15,000 tonnes. D'une longueur de 150 mètres, son équipage était composé de 750 hommes.

Fortement armé, il avait à bord quatre canons de 30 centimetres, douze de 15 et 16 de douze et était pourvu également de quatre tubes lance-torpilles submergés.

Le "Formidable" avait été lancé en 1898, et était du même type que "l'Irrésistible", "l'Implacable" et le "Bulwark" que les Allemands firent sauter il y a quelques semaines au large de Sheerness.

Selon toutes probabilités, il a dû avoir à bord un grand nombre de victimes, puisque seuls soixante-et-onze membres de l'équipage ont, dit-on, été sauvés. On espère encore cependant que d'autres auront été recueillis.

La place exacte où s'est produit ce désastre n'a pas été indiquée, mais le fait qu'il a eu lieu dans la Manche rappelle que les navires anglais ont déjà été attaqués alors qu'ils bombardaient les positions allemandes sur les côtes de Belgique et que les sous-marins allemands à plusieurs reprises ces temps derniers ont déjà essayé de les torpiller.

Comme dans les précédents désastres essuyés par les navires anglais, la liste des victimes comprend un grand nombre d'aspirants de marine. Seize au moins se trouvaient à bord du "Formidable".

* * *

Londres, 1.—Le bateau de pêche "Providence" a débarqué 70 autres survivants du cuirassé "Formidable". Ils ont été sauvés ce matin par le bateau de pêche, pendant une tempête terrible. Ceci porte à 141, le nombre des hommes sauvés jusqu'ici.

LA PRISE DE SAINT-GEORGES

L'héroïque conduite de six fusileurs marins

Paris, 1.—Le correspondant de guerre du "Matin" dans les Flandres décrit ainsi l'héroïque conduite de six fusilliers marins français qui ont réussi à s'emparer de Saint-Georges, petite ville située à peine à un kilomètre de Nieuport:

"Les agresseurs avaient chassé les Allemands des tranchées avancées, mais, se réfugiant dans les maisons du village, ces derniers mirent bientôt leurs agresseurs dans une position difficile.

"La situation d'un régiment belge, qui se trouvait isolé sur une bande de terrain entourée d'eau, devenait critique, et l'artillerie seule était capable de repousser l'ennemi.

"Les batteries anglaises placées à Rampscapelle l'essayèrent, mais leurs obus vinrent tomber au-dessus des lignes françaises.

"Six fusilliers marins français hissèrent alors un canon de 8 centimètres sur un bateau plat assez large et le firent avancer derrière le village sur le canal, au moyen de perches, tâchant d'éviter de leur mieux les fusils allemands. Si l'un d'entre eux était atteint, l'autre prenait la perche et continuait à faire avancer le bateau jusqu'à ce qu'il fût frappé à son tour.

"Le sixième fusillier marin était blessé mortellement quand il parvint, par un dernier effort, à diriger le bachot sur le bord du canal où attendait l'avant-garde française.

"Le canon fut rapidement débarqué et quelques coups, tirés à 300 mètres, firent écrouler les maisons sur les Allemands qui les occupaient et qui, battant en retraite, tombèrent entre les mains des Belges, qui finirent de les mettre en déroute.

"Dans l'intervalle, les Français triomphants prenaient possession du monceau de ruines qui formait, il y a quelques jours, la ville de Saint-Georges et, avant la nuit, les ingénieurs avaient établi une tête de pont permettant à l'artillerie des armées alliées de déboucher sur la rive droite de l'Yser."

UN COMPLOT ANTI-ALLEMAND DECOUVERT A CONSTANTINOPLE

Cent officiers turcs sont arrêtés

Brindisi, 31.—De Constantinople arrive la nouvelle que 100 officiers de l'armée turque ont été arrêtés le 22 décembre dans la capitale ottomane, sous l'accusation de complot antiallemand. On ne sait ce qu'il est advenu d'eux.

La voie ferrée entre Andrinople et Constantinople a été réquisitionnée par le ministère de la guerre. Tout trafic de voyageurs et de marchandises a cessé.

---

cupaient sans cesse: aussi c'étaient chaque jour pour elle des bénédictions de la part de ceux dont elle avait allégé les maux. C'étaient aussi de nouvelles demandes, et jamais elle ne se montrait sourde aux accents de la misère.

Mais parmi les récits déplorables et touchants qui étaient venus à sa connaissance, rien ne l'avait émue plus que l'histoire de Gerty car son habit naïf lui avait fait comprendre combien étaient à plaindre tous les malheureux enfants qui croupissent au fond de la misère sans éducation morale ou religieuse. Il y avait en outre chez Gerty quelque chose qui intéressait Emily à un point dont elle se rendait difficilement compte à elle-même; la voix de cette petite fille, les expressions chaleureuses de sa reconnaissance, la confiance et l'affection dont toutes ses manières étaient empreintes, et surtout la douleur bruyante qu'elle avait témoignée en apprenant le malheur d'Emily, avaient fait sur celle-ci une impression qui ne devait jamais s'effacer; aussi pensa-t-elle à l'enfant pendant une partie de la nuit et pendant tout le jour suivant: elle se sentait portée vers elle comme par un attrait irrésistible, et dès le lendemain de sa rencontre avec Gerty, elle envoya chercher True et eut avec lui à ce sujet une longue conversation.

True fut heureux d'apprendre que miss Graham avait rencontré à l'église sa fille adoptive, et que l'enfant avait inspiré un vif intérêt à la personne pour laquelle il ressentait le plus de respect et d'admiration. Gerty, à son retour au logis, n'avait rien eu de plus pressé que de lui raconter dans les termes les plus animés comment elle avait rencontré la dame, comment elles avaient causé ensemble, et comment celle-ci avait voulu la reconduire. Mais l'enfant n'avait pu lui dire la sympathie qu'Emily ressentait pour elle, et ce fut de la bouche même de la jeune aveugle qu'il en reçut la communication.

Emily lui demanda s'il n'avait pas l'intention d'envoyer la petite fille à l'école.

—Mon Dieu! je n'en sais trop rien, répondit le vieillard. Cette enfant n'est guère propre à vivre avec les autres. D'un autre côté, je ne voudrais pas m'en séparer.

Emily fit observer qu'il était temps cependant qu'elle apprît à lire et à écrire; et que plus tôt elle se mêlerait avec les autres enfants, mieux cela vaudrait pour elle.

—C'est très vrai, miss Emily, et je sens bien que vous devez avoir raison: ainsi, si vous croyez que ce soit le meilleur parti à prendre, eh bien! je lui en parlerai, et nous verrons ce qu'elle dira.

—Je parierais, dit Emily, qu'au lieu de s'y opposer, elle sera enchantée d'aller à l'école; quant aux vêtements, s'il lui manque quelque chose, je...

—Oh! non, non, miss Emily, c'est inutile. Elle est très bien maintenant, je vous remercie de votre bonté.

—Soit, dit Emily. Mais si elle a besoin de quelque chose, j'exige que vous m'en parliez. Vous savez que je suis de moitié dans votre adoption, et je m'estimerai toujours heureuse de pouvoir faire quelque chose pour elle; aussi n'hésitez jamais à me le faire savoir, c'est pour moi un plaisir de vous être utile, et vous savez d'ailleurs combien mon père vous veut de bien pour tous les services que vous lui avez rendus. Ils ont fini par vous coûter assez cher, mon pauvre monsieur Flint.

—O miss Emily, reprit M. Graham s'est toujours montré mon meilleur ami, et quant au malheur qui m'est arrivé pendant que j'étais à son service, il n'y a de sa faute ni de celle de personne, mon imprudence seule en a été cause.

—Je sais que vous avez toujours parlé de la sorte, reprit encore Emily: mais nous n'en avons pas moins été désolés de cet événement. Je vous le répète, n'oubliez pas que je serai toujours enchantée de pouvoir faire quelque chose pour Gerty. Si elle voulait venir me voir et que vous y consentissiez, cela me ferait grand plaisir.

—Certes, oui, j'y consentirai. Je vous remercie de vos bontés, et puis vous assurer que la petite sera bien heureuse d'aller vous voir.

Quelques jours après cet entretien, Gerty, conduite par True, vint pour rendre visite à miss Graham; mais la personne qu'ils trouvèrent dans l'antichambre leur apprit que sa maîtresse était malade, et ne pouvait recevoir personne. Force leur fut donc de retourner chez eux tout tristes et désappointés, sans avoir vu leur bienfaitrice.

Miss Emily, quoique confinée dans sa chambre par ordre du médecin, eût été enchantée de recevoir la visite de Gerty, et se montra très contrariée que madame Ellis les eût ainsi renvoyés sans la prévenir.

Le samedi suivant, dans la soirée, True choisit le moment de la présence de Willie pour aborder la question de l'école. Gerty se montra d'abord très contrariée de ce projet, qui reçut au contraire toute l'approbation de Willie: mais quand la petite fille eut appris que le désir de miss Graham était qu'elle suivît l'école, elle consentit enfin, quoique à contre-cœur, à commencer son éducation et à essayer la semaine suivante de ce nouveau genre de vie.

Le surlendemain, qui était un lundi, Gerty se rendit donc, en compagnie de True, à une école primaire, elle y fut admise et son éducation commença. Le samedi suivant, Willie se montra plus empressé que jamais de faire sa visite à True. Il avait hâte de savoir comment Gerty se comportait à l'école. La première chose qu'il vit en entrant dans la chambre, ce fut Gerty assise devant la table et en train d'étudier dans son abécédaire.

—Ah! Willie! s'écria l'enfant aussitôt qu'elle vit entrer son jeune camarade, venez m'entendre lire.

Gerty se vantait un peu, car ce n'était pas lire que d'épeler quelques syllabes; mais il y avait si peu de temps qu'elle avait commencé, que Willie, émerveillé du résultat, ne put s'empêcher de la complimenter chaudement sur ses rapides progrès. Ce qui ne surprit pas moins Willie, ce fut d'apprendre que Gerty ne se faisait point prier pour aller à l'école, qu'elle aimait l'étude, se plaisait au milieu de ses camarades et s'amusait beaucoup aux récréations. Il s'était attendu à un tout autre résultat et avait craint que la petite fille n'eût, à propos de toutes ces choses nouvelles pour elle, quelques accès de mauvaise humeur et de colère. Mais, tout au contraire de ses prévisions, les choses allaient pour le mieux, et Gerty n'avait jamais paru si gaie et si heureuse depuis qu'il la connaissait. Willie s'offrit à l'aider dans ses études, et les entretiens littéraires des deux enfants ne tardèrent pas à devenir aussi animés sinon aussi intéressants que si l'un des deux eût été un poète lauréat et l'autre un profond philosophe.

Pendant quelques semaines, tout alla le mieux du monde: Gerty se rendait régulièrement à l'école et continuait à faire des progrès rapides. Chaque samedi, Willie venait inspecter les travaux de la jeune élève, il la faisait lire, constatait les résultats obtenus et l'encourageait dans ses études. Cependant il commençait à soupçonner, d'après certains mots échappés à Gerty, qu'elle était en désaccord avec quelques camarades plus âgées pour lesquelles elle témoignait peu de sympathie. Ces petites rivalités d'école devaient bientôt déterminer une crise.

Un jour que les enfants étaient assemblés dans la cour au moment de la récréation, Gerty aperçut True, qui, vêtu de ses habits de travail, passait dans la rue avec son échelle sur le dos et un vase plein d'huile à la main. A cette vue, elle sortit en courant de la cour, et toute joyeuse, se mit à la poursuite de son vieil ami, qu'elle eut bientôt rattrapé et qu'elle embrassa de tout son cœur; après quoi elle revint l'air tout gai et tout heureux de la rencontre qu'elle avait faite. Un groupe de grandes filles, dont Gerty avait quelques raisons de se méfier, avait observé en cette circonstance la conduite de l'enfant. Lorsque Gerty rentra dans la cour, l'une d'elle l'appelant:

—Quel est cet homme? lui demanda-t-elle.

—C'est mon oncle True, dit Gerty.

—Votre quoi?

—Mon oncle, M. Flint, avec lequel je demeure.

—Ainsi, vous lui appartenez? Ah! ah! ah!

Ces paroles avaient été prononcées d'un ton insolent.

—De quoi riez-vous? dit Gerty fièrement.

—Ah! je serais bien fâchée, reprit la grande fille, de vivre avec ce vieil enfumé.

Le mot ne fut pas perdu. L'épithète circula de bouche en bouche, et bientôt toutes les malicieuses écolières le crièrent à l'envi les unes des autres aux oreilles de Gerty.

Gerty devint furieuse, ses yeux lancèrent des flammes; elle ferma les poings, et sans calculer ni ses propres forces ni le nombre de ses adversaires, elle se précipita au milieu d'elles. Elle avait trop présumé de son courage. Ses adversaires se rirent de ses efforts et la mirent hors de la cour par les épaules. Humiliée et exaspérée au-delà de toute expression, elle prit à la course le chemin de sa maison en poussant des cris épouvantables. Comme elle courait ainsi sans faire attention à rien, elle se heurta violemment contre une dame aussi roide que grande, qui suivait la même direction en donnant le bras à une autre personne de plus petite taille.

—A qui en avez-vous, vilaine petite créature? dit la grande dame furieuse d'avoir été sur le point de perdre son équilibre. En prononçant ces mots, elle avait saisi Gerty et l'avait repoussée avec tant de violence, que l'enfant fut presque renversée. Ce nouvel incident ne servit qu'à augmenter le désespoir de Gerty, et toujours criant, elle gagna la chambre de True et fut se cacher derrière le lit, la figure tournée contre le mur et couverte de ses deux mains, ainsi qu'elle en avait l'habitude dans ses moments de désespoir.

(A suivre)

LETTRE DE BELGIQUE

Ce que Bruxelles souffre. La piété pour les morts. Y sait-on ce qui se passe ? Bruxelles fut la proie des espi ns.

(La *Croix*, Paris)

Le Havre, le 22 novembre. "Lettre de Belgique", datée du Havre? Eh oui, puisque aussi bien toute notre vie officielle et gouvernementale s'est réfugiée ici sur un kilomètre de plaise, que, chaque matin, devant la garde des gendarmes belges sonnant aux champs et présentant les armes, un boy-scout bruxellois envoie au haut du mât dressé vis-à-vis le ministère belge de la Guerre le vieux drapeau brabançon et que, le dimanche, à l'issue de la messe, dans l'église de Sainte-Adresse, le prêtre chante, d'une voix fervente: *Domine salvum fac regem nostrum Albertum!*...

De Bruxelles, au demeurant, je ne puis plus vous parler que par ouï dire, l'ayant quitté le 6 août, avec mon bataillon, dans toute la glorieuse surprise de la résistance opiniâtre de la "division de fer" à Liége, et ne l'ayant plus revu qu'un instant, entre la gare du Quartier-Léopold et la gare du Nord, dans la nuit tragique du 19 août. Oh! cette nuit!... Des groupes effarés de curieux affluaient et refluaient dans les rues à peine éclairées, interrogeant anxieusement les bataillons de gardes civiques mobilisés qui quittaient la ville. Mais nul ne savait rien de précis. On disait les uhlans à Tervueren, à quinze kilomètres de Bruxelles. On prétendait bien que ce n'étaient là que des fuyards, mais la rumeur courait que l'armée belge se repliait sur Anvers et que la capitale restait sans défense. En tous cas, mon bataillon avait abandonné ses tranchées sur la Dyle et on avait de même renoncé à défendre les levés de terre faites autour de Bruxelles. Qu'eussent pu faire 15,000 à 20,000 soldats citoyens, sans canons, sans mitrailleuses, sans échelons de ravitaillement, contre la formidable armée envahissante? Avec les blessés, les malades, les prisonniers, on nous embarqua tous au Nord pour nous envoyer garder l'Escaut et les Flandres. Nous ne devions plus revoir Bruxelles...

* * *

Pauvre et chère ville,—dont, parfois, cependant, à chaque sortie de l'armée d'Anvers, nous nous rapprochâmes de si près que, du haut des clochers des villages reconquis nous apercevions presque ses maisons et ses tours,—ville vaillante qui subit l'odieuse occupation sans faiblesse et sans défaillance, combien elle reste digne de son glorieux passé!... Ses vainqueurs n'en mènent pas large. On les toise, on leur tourne le dos, on en rit. La "zwanze", l'impitoyable "zwanze" bruxelloise s'exerce à leurs dépens, féroce, incessante, et le quartier de la rue Haute—nos "Marolles",—habités par le petit peuple batailleur et patriote, leur est inaccessible. Ils en ont même si peur de ce quartier, les Allemands, que du Palais de Justice qui le domine, ils ont braqué sur lui des mitrailleuses et qu'ils se protègent contre sa ruée toujours possible par des remparts de sacs de ciment.

Bruxelles—me disent les lettres reçues, Dieu seul sait comme—a le rire de la moquerie lorsque les Prussiens le regardent, mais lorsqu'il échappe à cette cruelle présence, sa tristesse est profonde. Mais sa foi est aussi ardente. Jamais, m'écrit-on, les églises n'ont reçu aussi grand nombre de fidèles et les communions n'ont été plus fréquentes. Et rien n'est plus touchant que la piété qui entoure les funérailles des soldats belges, français, anglais morts dans les hôpitaux. Voici alors ce qui se passe. Le corps quitte l'hôpital, hissé sur le corbillard par les ambulanciers allemands. Il a à peine fait quelques centaines de mètres qu'il est arrêté par une foule immense qui, chaque fois, et on ne sait comme, est prévenue des funérailles. Des hommes sortent de la foule et entourent le cercueil d'un grand drapeau tricolore; puis, tandis qu'un prêtre prend la tête du cortège en récitant les prières des morts, la foule suit le corbillard, silencieuse et admirable de recueillement. On arrive ainsi au cimetière d'Ixelles, là-bas, sur les hauteurs, où, il y a quatre ans, se dressait la merveilleuse Exposition universelle où nous fîmes—hélas!—la part si large à l'odieuse Allemagne et l'accueil si congru au kaiser félon. L'échevin du faubourg s'approche de la tombe et, avant que les suprêmes prières ne soient dites, fait l'éloge du vaillant qui a succombé, tandis que la foule pleure et prie. On referme la tombe, on y plante la croix, et les fleurs s'y amoncellent en jonchée. Ah! femmes de France, qui avez eu l'immense douleur de perdre un des vôtres là-bas dans notre chère capitale, rassurez-vous! C'est au milieu de tout un peuple en prières que votre cher disparu a été porté au champ du repos, et sa tombe est fleurie comme celle des nôtres!...

* * *

On m'écrit encore de Bruxelles qu'on y conserve la confiance la plus absolue dans la victoire. Car, malgré la ceinture de fer dont les Prussiens entourent la ville, les nouvelles y pénètrent. C'est le *Times*, de Londres, qui a la grande faveur du public. Comme on vend ce journal 50 à 200 fr. le numéro, des "coopératives" de lecteurs se forment, auxquelles chacun verse 1 ou 2 fr. Puis on réunit par groupes pour lire ce journal; on en reproduit les nouvelles sur feuilles volantes, ou mieux l'information sensationnelle passe de bouche en bouche.

Pour les Bruxellois—qui ont beaucoup de défauts, si j'en juge par moi-même, mais qui ont cette qualité essentielle: la bonhomie franche et cordiale,—ce qui est le plus exécrable, c'est la présence parmi eux des Allemands gluants et obséquieux, qui, avant la guerre, s'étaient étroitement mêlés à leur vie et qui aujourd'hui, après les avoir abominablement trahis, s'en sont revenus arrogants et autoritaires. Ces gens sont descendus aussi bas que possible dans l'ignominie. Je puis vous citer le cas de ce journaliste "catholique" Rhénan qui, après avoir mangé pendant vingt ans le pain d'un de nos confrères bruxellois, nous a, dans son journal d'outre-Rhin, couverts de boue et qui, revenu dans les fourgons de l'invasion, a fait pratiquer par la *kommandantur* une perquisition dans les bureaux du journal où, si longtemps, il avait été reçu comme un compatriote! La presse allemande entretenait chez nous toute une nuée de correspondants juifs pour la plupart qui ont espionné tout à loisir, car nous leur ouvrions toutes nos antichambres, tous nos bureaux, tous nos tiroirs même. N'était-ce pas, d'ailleurs, une société de surveillance, dirigée par deux officiers de réserve allemands, qui "gardait", la nuit, à Anvers, à Malines et à Bruxelles, les maisons de 20,000 de nos concitoyens, nos bâtiments publics, le Palais de la Nation, nos musées et tous nos ministères! Ah! jobards que nous fûmes!... Mais notre honnêteté pouvait-elle prévoir pareille gredinerie?

Tout n'a pas encore été dit à ce sujet et je voudrais qu'on ajoutât au chapitre de l'espionnage ceci: D'abord, sur les bords de l'Escaut, à chaque pont stratégique, comme par hasard, nous nous sommes trouvés chaque fois en présence d'une fabrique allemande dont les bâtiments énormes commandaient le passage et d'où l'on pouvait braquer mitrailleuses et canons. Ensuite, aux bords de la mer, à Coxyde, près de Furnes, dans un endroit solitaire, avait été construit, il y a deux ans, sur un immense plateau de béton, un château massif qui fut toujours inhabité et qui, dans la contrée, passait pour devoir être occupé par le prince Napoléon: en faisant courir ce bruit, les espions allemands détournaient les soupçons et il n'est pas douteux que si Nieuport avait été pris, un "howitzer" aurait été braqué de ce plancher de béton vers la mer: enfin—fait inouï,—on a pu voir à Bruxelles les attachés militaire et naval de la légation d'Autriche-Hongrie se livrer impunément, du 4 au 20 août, au plus cynique espionnage. Chaque jour ces officiers dînaient dans un restaurant de la place Royale où ils recevaient leurs agents. L'Autriche-Hongrie, garante de notre "neutralité" comme la Russie n'était pas officiellement en guerre avec la Belgique à cette époque, et nous avions la longanimité de ne pas la considérer comme belligérante! C'était cependant—ô scandale!—ses howitzers qui, à ce moment, faisaient crouler sous leurs obus-torpilles les forts de Liége et de Namur et qui, hissés sur les rochers de la Meuse, à Heer-Agimont, en territoire belge, canonnaient les défenses de Givet. Certain soir, c'était le 5 août, ma compagnie était de garde au poste de place Royale; tout à coup, un des nôtres vint nous avertir qu'on signalait la présence de deux espions allemands dans un restaurant de cette place. Nous y courûmes baïonnette au canon et nous arrêtâmes les suspects. Mais un prévôt nous général qui, ayant appris qu'il se trouvait en présence des attachés militaire et naval austro-hongrois nous ordonna de retourner au poste et s'excusa auprès des "diplomates"!... A ce moment précis, les artilleurs autrichiens construisaient autour de nos cités ardoises de la Meuse les plates-formes d'où ils allaient nous réduire à merci!...

* * *

Bruxelles sait ou devine tout cela. Il sait aussi les tueries, les incendies et les pillages. Il en est malade de l'occupation jusqu'à la nausée. Mais une grande âme est maîtresse du corps qu'elle anime. Et l'âme de Bruxelles n'a jamais été plus héroïque...



Photo by American Press Association.
Femmes belges fuyant devant l'invasion allemande.

LA PERTE DU CROISEUR ALLEMAND "YORCK"

Le capitaine du navire et son second condamnés par le conseil de guerre

Copenhague, 31.—Le "Nord-deutsche Volksblatt" publie la nouvelle suivante:

"Le conseil de guerre de Wilhelmshaven a jugé, le 23 décembre dernier, le capitaine et le second du croiseur allemand "Yorck". Ce navire a sombré entraînant avec lui 300 hommes, après avoir heurté une mine sous-marine pendant qu'il revenait du raid sur Yarmouth. Les deux officiers sont accusés de désobéissance à des ordres donnés, de négligence occasionnant la perte du navire et d'homicide.

"Ils ont été reconnus coupables. Le capitaine Vieper a été condamné à deux ans de prison dans une forteresse et le second "lieve à un an de prison."

SUR LA FRONTIERE CANADIENNE

Un habitant de Buffalo est tué en cherchant à pénétrer au Canada

Buffalo, 30.—Deux habitants de Buffalo, nommés Smith et Dorsch, louèrent des bateaux, ce matin, pour aller chasser des canards sur le lac Erié. On les prévint qu'il était interdit d'emporter des armes à feu, aussi bien sur les eaux canadiennes que sur le territoire du Canada.

Il semble probable que les deux chasseurs firent peu de cas de cette défense et qu'ils s'aventurèrent près du rivage canadien, dont les sentinelles firent feu sur eux, si bien qu'à l'heure actuelle, Smith, qui a reçu une balle dans la tête, est mort et son camarade Dorsch est à l'hôpital avec une balle dans la poitrine.

Washington, 30. — Les fonctionnaires du département d'Etat, quoique n'ayant encore reçu ce soir aucun renseignement sur l'incident de Fort Erié, où des gardes canadiens tirèrent sur deux Américains qui chassaient dans les eaux canadiennes du Niagara, ont fait remarquer que, si ces hommes avaient défié les autorités canadiennes, le gouvernement américain n'aurait aucune raison pour faire des représentations. M. Smith, représentant de Buffalo à la chambre, a apporté vers la fin de la journée à M. Bryan le compte-rendu de l'incident donné par la presse.

* * *

Ottawa, 30.—Le major-général Hughes, ministre de la milice canadienne, a prescrit immédiatement une enquête sur l'affaire de Fort Erie, où des gardes canadiens ont tiré sur deux chasseurs américains.

—Je regrette profondément cet incident et je ferai faire une enquête approfondie à son sujet, a dit aujourd'hui le général Hughes."

Des récits fantaisistes, au sujet de dynamiteurs qui auraient projeté de faire sauter certains monuments publics au Canada, ont rendu les habitants de la zone frontière assez nerveux.

Depuis le début de la guerre européenne, la frontière canadienne a été constamment surveillée par des patrouilles de gardes qui ont reçu l'ordre d'arrêter et de soumettre à un examen sévère tous les individus suspects.

LE TUB DU LIEUTENANT

Comme quoi il fut cause d'une hécatombe de Boches

Près de Verdun, 30.—Les sapeurs, dans la région de l'Argonne vivent, dans les tranchées, si près les uns des autres, qu'on raconte qu'un soldat français, ayant heurté du nez la paroi extrême d'une galerie, s'aperçut tout à coup qu'il avait fait un trou dans les tranchées allemandes.

Les Allemands furent si effrayés de voir apparaître la figure d'un Français dans leurs tranchées, où ils croyaient être à l'abri des attaques de l'ennemi, qu'ils s'empressèrent de battre en retraite.

Un matin de la semaine dernière, un officier, le lieutenant Plantin, prenait son bain du matin. La partie des tranchées qu'il occupait en l'occasion était tout à fait modern-style: c'était un endroit carré, profond, dont les côtés étaient recouverts de zinc, le tout agrémenté de tuyaux permettant l'écoulement des eaux, ce qui formait un charmant petit lac.

Un camarade, anxieux de l'y trouver, lui cria:

—As-tu fini de prendre ton tub, Plantin?"

Il avait une voix plutôt criarde: aussi fut-il entendu de tout le voisinage.

Pendant huit jours consécutifs, avec autant de régularité que le coq qui chante chaque matin au temps joyeux de la paix les Allemands répétaient l'appel du camarade du lieutenant comme une sorte de "leit motif" et chantaient en choeur d'un ton gouailleur:

—As-tu fini de prendre ton tub, Plantin?"

Le huitième jour, le lieutenant devint si furieux, qu'il s'écria:

—Avancez, mes enfants, marchons sur l'ennemi!"

Les soldats de sa compagnie, franchissant l'espace qui les séparait des tranchées allemandes, bondirent sur l'ennemi et transpercèrent de leurs baïonnettes les Allemands (tous des Saxons) qui vivaient dans ce repaire.

La frivolité des Allemands avait ainsi fourni aux Français l'occasion de s'emparer à nouveau de dix mètres de terrain pris par l'ennemi.

PERTES ALLEMANDES ET AUTRICHIENNES

Les Allemands ont perdu deux millions d'hommes et les Autrichiens un million et demi

Copenhague, 29.—Une dépêche au "London Daily Mail" dit que les listes des pertes prussiennes, numérotées de 101 à 108 ont été publiées. Elles contiennent les noms de 35,883 officiers et soldats tués, blessés et manquants, portant à 753,202 le total des pertes prussiennes.

A celles-ci il faut ajouter 80 listes saxonnes, 52 wurtembergeoises, 125 bavaroises et 13 de la marine.

Les pertes bavaroises sont si importantes qu'on peut presque considérer la moitié de l'armée hors de service.

Les pertes prussiennes à ce jour, y comprises celles qui ne sont pas publiées peuvent s'élever à 250,000 morts, 400,000 manquants et 850,000 blessés, ce qui ferait un total d'environ un million et demi. En y ajoutant les pertes saxonnes, wurtembergeoises, bavaroises et celles de la marine pour l'Allemagne tout entière, 25,000 officiers ont été tués, 25,000 blessés, mais il n'y a seulement que 4,000 manquants.

D'après les nouvelles reçues de Vienne, les pertes austro-hongroises se montent à environ un million et demi d'officiers et soldats tués, blessés et manquants.

LE PATRIOTISME D'UNE LORRAINE

Elle sacrifie sa chevelure pour les défenseurs de la France

Paris, 30.—Le comité national des "Etrennes du soldat" a reçu cette semaine plus d'un demi-million de cadeaux de Noël pour les troupes, fort variés du reste, car on y voit des oies vivantes à côté de branches de houx et de gui attachées avec un ruban tricolore. Mais le plus étrange et le plus touchant de tous ces cadeaux (des rouleaux de longs cheveux blonds) est arrivé aujourd'hui.

Yvonne Pusel, qui l'a envoyé, est une jeune paysanne lorraine habitant les Vosges, le hameau de Châtillon-sur-Saône. Elle a écrit au comité en lui demandant d'acheter une sacoche de soldat et son contenu, en disant:

"Je regrette de vous occasionner un supplément de trouble, mais je demeure trop loin d'une ville où je peux prendre cela moi-même et n'ai pas voulu vous envoyer d'argent, car j'ai désiré sacrifier cet objet qui m'appartient et dont je suis très fière, pour les défenseurs de la France."

AUTOUR DE LA GUERRE

Domèvre est un village lorrain, où les Allemands se livrèrent à mille atrocités dont la moindre fut le bombardement jusqu'à la destruction quasi complète de toutes les habitations.

Parmi leurs victimes, on compte—on comptait, car il est mort—un jeune garçon d'une quinzaine d'années auquel ils infligèrent trois horribles blessures. Maurice Claude, recueilli à l'ambulance du château, y fut soigné sans que sa mère fût autorisée à embrasser, même une seule fois, le petit martyr.

Un colonel allemand, visitant les blessés, lui demanda:

—Eh bien! mon ami, souffrez-vous beaucoup?

Alors l'agonisant, se soulevant dans un suprême effort:

—Je n'ai jamais souffert... Je meurs pour ma patrie... Vive la France!

* * *

C'est un tout petit troupier, pas plus haut que ça, mais qui a un air résolu et qui porte fièrement le bonnet de police et la vareuse de chasseur à pied aux manches galonnées d'argent que lui a fait confectionner le colonel du régiment d'infanterie où il vient de faire—bien par hasard—ses premières armes. Je l'ai vu, et avec bonne humeur et simplicité, il m'a raconté ses aventures.

Paul Mathieu a quatorze ans. Il demeurait avec ses parents et son jeune frère, âgé de huit ans, rue d'Alsace, à Saint-Dié, quand éclata la guerre. Le père, mobilisé, alla rejoindre son régiment. Et la mère, quelques jours plus tard, dut fuir avec ses enfants devant l'Allemand envahisseur. Elle se trouvait avec de nombreux habitants dans un bois assez éloigné de la ville, quand Paul demanda la permission "d'aller voir les soldats" qui manoeuvraient aux alentours; mais à son retour le bois était désert. De nouveau les malheureux fugitifs avaient dû déguerpir, et le pauvre petit, craignant en s'avançant plus loin de s'égarer, revint demander aide et protection aux soldats du ...e régiment d'infanterie, qui l'adoptèrent.

Et voilà notre petit bonhomme qui suit les lignards, mange avec eux, dort sous la tente ou à la belle étoile et enfin fait comme les "frères" le service des tranchées.

—J'y suis resté près d'un mois et demi, me dit-il, faisant le coup de feu—car on m'avait équipé et j'avais un petit mousqueton avec lequel j'ai "descendu" plusieurs "Boches".

—Et tu n'avais pas peur?

—Non, mais on *faisait attention!* Il ne fallait pas passer la tête au-dessus de la tranchée, sinon, pan! Mon pauvre camarade, un petit Sénégalais, âgé de dix ans, qui était venu en France avec son père, est mort ainsi: "Tu vois, me disait-il, j'en ai encore pour deux mois à me battre ainsi sans être touché.—Il ne faut pas dire cela, lui répondis-je, "ça vient" au moment où on ne s'y attend pas. Et, une heure après, mon pauvre copain recevait une balle dans la tête."

—Et comment es-tu venu à Paris?

—Ah! voilà: un jour, j'étais avec des soldats dans un petit poste, quand les "Boches" arrivèrent en nombre. Un soldat me fit lâcher mon sac et me prit par le bras pour m'emmener plus vite; dans ce mouvement, il me donna involontairement un coup de crosse sur l'oeil, qui fut joliment poché. J'avais une partie du visage toute noire. "Mon" colonel me donna 20 francs et me fit évacuer par un train de blessés, qui s'arrêta à Aubervilliers. C'est là que je reçus des soins. Mais ce n'était pas grave. Vous voyez qu'il n'en paraît plus.

L'officier de service à Aubervilliers voulait le faire rapatrier de suite, mais le pauvre petit qui, d'ailleurs, ne se plaignait pas, avait les jambes enflées et souffrait de douleurs rhumatismales contractées dans les tranchées inondées. Un des hommes dévoués qui assurent le service de nuit à la cantine que dirige à Aubervilliers Mme Berthoulat, M. Raffron, l'emmena chez lui.

—C'est bon de dormir dans un lit, disait l'enfant le lendemain de son arrivée à Paris.

Le petit troupier a été vite rétabli et rendu à sa mère. Il avait vraiment l'air crâne sous son petit bonnet de police, qu'il portait incliné sur l'oreille. Au louis du colonel étaient venues s'ajouter d'autres pièces blanches, données par des admirateurs du brave enfant, qui en ce moment sa bourse ne disait gentiment:

—Je la conserve pour maman.

Jacques Errard.

NEUF JOURS D'OPERATIONS

Nous nous rendons maitres d'importants points d'appui, près d'Arras, dans la partie occidentale de l'Argonne et près de Verdun

Paris, 30.—Le récit officiel des principalesi opératons de la principales opérations de la bre, a été donné comme suit:

"Cette période de neuf jours a servi à consolider les succès que nous avons remportés pendant les dix jours précédents. Notre attitude énergique a continué avec la même intensité. La violence des contre-attaques a montré qu'il acceptait à contre-coeur cette façon de faire.

"L'échec de chaque mouvement tenté pour essayer de reconquérir le terrain perdu nous a avantagés.

"A proprement parler, à certains points du front, particulièrement près d'Arras, à la limite ouest de l'Argonne et près de Verdun, nous nous sommes rendus maîtres de points d'appui importants."

"Les opérations au nord de la Lys ont été accompagnées de grandes fatigues dues au mauvais temps. Les hommes ont été obligés de marcher dans une boue liquide et froide qui est souvent entrée dans le canon de leurs fusils.

"Cela les empêcha de tirer et, comme conséquence, ont dû combattre avec l'extrémité de leurs fusils et même avec les poings.

"Selon l'expression employée par un de leurs chefs, nos soldats sont littéralement barbouillés de boue. Un système a été organisé pour leur faire prendre des bains et changer de vêtements quand ils quittent les tranchées. Ils apprécient beaucoup cela.

"Leur bonne humeur intarissable leur permet de supporter d'une façon surprenante cette vie très dure que leur impose l'hiver rigoureux.

"Considérant les opérations pendant cette période de jours sur cette partie du front, nous pouvons diviser le territoire, en trois parties: la région de Nieuport, celle au nord d'Ypres et celle au sud d'Ypres.

"Devant Nieuport, il y a, d'un côté, la mer, de l'autre des terrains inondés. Entre eux se trouvent des dunes de sable. C'est à cet endroit que nous avons avancé. Dans la soirée du 15 décembre, nous sommes sortis de Nieuport et avons été jusqu'à la limite ouest de Lombazertzyde.

"Le 16 décembre, nous avons avancé jusqu'à la mer, comme le phare et ait plus de cent prisonniers. Le 17 décembre, nous avons atteint le point où la route de Lombazertzyde traverse les dunes. Ce jour-là, nous avons fait aussi quelques progrès au sud devant Saint-Georges. Le 19 décembre, nous avons encore avancé de 20 mètres sur tout le front. Le 20 décembre, nous avons occupé une tranchée allemande et le 21, nous avons avancé de 150 mètres dans la direction de Westende.

"Une contre-attaque a été tentée par l'ennemi le 22 décembre, mais elle a été repoussée. Nous avons conservé nos avantages.

"Les marins allemands, ainsi que leur artillerie de côte, n'ont pas été capables de s'emparer à nouveau des positions que nous avions occupées.

"Le 26 décembre, au nord d'Ypres, le combat a été concentré Bixschoote, dans le voisinage de l'auberge de Korteker, et à un point plus au sud-est, où se trouve un moulin à vent.

"Le 17 décembre, dans un engagement, nous avons capturé plusieurs tranchées, quatre mitrailleuses, ainsi que 150 prisonniers, et nous avons avancé de 500 mètres.

"Le 18 décembre, nous nous sommes emparés des maisons près de nos lignes, une à une. Le jour suivant, nous prenions l'auberge. Nous avons balayé tout le pays cerné et avons pris possession d'un ofrt de quelques maisons et d'une redoute.

"Le 22 décembre, nous avons encore avancé de cent mètres. Des contre-attaques ont été faites par l'ennemi, mais en vain. Les opérations des 17 et du 18 décembre représentaient ensemble une avance de plus de 700 mètres.

"Au sud d'Ypres, près de Wellock et de Zwartelen, le 16 décembre, nous avons gagné 400 mètres de terrain.

"Le 17 décembre et les jours suivants, nous avons continué notre avance, capturant deux mitrailleuses, plusieurs caissons à munitions et plusieurs groupes de maisons.

"Les 21, 22 et 23 décembre, à ce point également, le terrain présentait de grandes difficultés. Nos hommes ont combattu dans l'eau; néanmoins, notre avance s'est continuée sans hésiter une seule fois.

"De la Lys à l'Oise:—Dans la région de Lens et d'Arras, plusieurs actions très brillantes ont été effectuées, qui ont présenté en tous points les mêmes caractéristiques que celles qui ont eu lieu au nord de la Lys.

"Au nord de Lens, dans la région de Vermelles, le 16 décembre, nous avons avancé jusque près de Notre-Dame de Consolation, soit 200 à 300 mètres.

"Le 17 décembre, une attaque impétueuse plus en avant nous donnait encore 100 mètres dans une direction et 500 dans une autre. Notre avance totale, le 18 décembre, était de 800 mètres.

"Le 23 décembre, nous avons fait une avance de 150 mètres qui nous a amenés à la jonction des routes de Rutoire et de Loos à Vermelles. Dans ce combat, notre artillerie a remporté un succès remarquable. Malgré une résistance acharnée, l'ennemi a été obligé de céder son terrain.

"Au sud de Lens, nous nous sommes battus dans les régions de Carency et Notre-Dame de Lorette. Ici, le terrain, même sur les hauteurs, est glissant et rempli de sources. Les tranchées, aussitôt creusées, ont été inondées. Comme cela s'est produit en Belgique, les fusils ont été couverts de boue et les hommes ont fait usage de l'extrémité de leurs canons de fusils.

"Le 17 décembre, nous avons pris possession des premières tranchées allemandes à Notre-Dame de Lorette. Trois jours plus tard, nous avons occupé les tranchées de première ligne. Les jours suivants, nous avons été arrêtés par le brouillard. Nos canons ont réussi à faire sauter un dépôt de munitions à Thelus, au nord d'Arras, ainsi que plusieurs caissons à un point à l'est de Blangy.

"Entre Noyon et Arras, les combats les plus importants ont eu lieu entre Albert et Combles, à La Boiselle, à Mametz, à Carnoy et à Maricourt, au nord de Roye et à Lihons.

"Les 17, 18 et 19 décembre nous avons occupé le cimetière de La Boiselle, un blockhaus près de Ovillers, les tranchées de première ligne de l'ennemi à Maricourt et nous avons atteint la ligne sud de Mametz.

"Le 22 décembre, à un point au sud de La Boiselle, nous avons poussé en avant nos tranchées de 300 mètres.

"Le 24 décembre, nous étions en possession de toute la partie ouest de la La Bassée. Ce jour-là, nous avons fait 80 prisonniers et capturé une mitrailleuse. Les Allemands firent une contre-attaque, mais nous les avons repoussés à un point près de Carency, où nous avons réussi à consolider notre position.

"Nous avons repris, le 18 décembre, une tranchée allemande que nous avions gagnée le 16 et perdue le 17 décembre. Pendant ce temps, notre artillerie détruisait les tranchées allemandes au nord-est de Carnoy et mettait hors d'usage deux mitrailleuses (19 décembre).

"Le jour suivant, tirant à longue portée, notre artilerie brisait deux pièces de canon d'une batterie allemande située près de Hem.

"Dans la région de Lihons, le 17 décembre, nous avons capturé plusieurs tranchées que nous avons été obligés de défendre vigoureusement les 18, 19, 20, 21 et 22 décembre. Les contre-attaques des Allemands ont été impétueuses.

"Le 19 décembre, nous avons vu les Allemands avancer par quatre hommes en colonnes de front. Dans ce combat, l'ennemi a été fauché par notre artillerie. Tous sont restés sur le champ de bataille.

"Le 24 décembre, nous avons occupé une autre tranchée, en dépit de la résistance désespérée de l'ennemi.

"De l'Oise, à l'ouest de l'Argonne:—Entre l'Oise et l'Aisne, notre artillerie a remporté un succès marqué.

"Le 16 décembre, elle a détruit une mitrailleuse et une tour d'observation à un point près de Tracy-le-Val.

Le 19 décembre, elle a démoli une barricade dans la région de Vailly.

"Le 20 décembre, elle a mis hors de service un obusier et, le 21, une mitrailleuse.

"Le 22 décembre, un ballon captif allemand a été détruit pendant qu'il était ramené à terre et, deux jours plus tard, sur le plateau de Nouvron, notre artillerie a démoli les tranchées de l'ennemi.

"Notre infanterie a avancé d'une façon appréciable dans la région de Nampcel.

"Le 21 décembre, ces troupes ont occupé les tranchées de première ligne de l'ennemi sur toute la longueur d'un front s'étendant à 500 mètres et ont capturé une mitrailleuse.

"Le 22 décembre, nous avons perdu et, le 23, nous avons repris une partie de ce que nous avions pris précédemment.

"Le 23 décembre, toutes les contre-attaques de l'ennemi ont été repoussées à la baïonnette.

"Le 24 décembre, nous étions maîtres de la ligne entière occupée par nous le 21, à l'exception d'une petite partie à l'extrémité de cette ligne. Ce point est encore en possession de l'ennemi.

"Au sud de Laon et de Craonne et dans la région de Reims, la semaine dernière a été marquée par des duels d'artillerie. L'ennemi a lancé plus du double de projectiles que la semaine précédente, mais n'est pas arrivé à prendre à notre grosse artillerie l'avantage que nous avions gardé précédemment.

"Notre artillerie, pendant ces derniers jours, a détruit les abris de mitrailleuses et des renforts le 16, près de la raffinerie de sucrerie de Troyon, ainsi que les carrières de Beaulne; le 18, elle a démoli un bastion sur le plateau de Vaucler et le 19, à la même place, deux mitrailleuses; les 19, 20 et 23, elle a dispersé des concentrations de l'ennemi dans la vallée de la Suippe; le 17, elle démolit des tranchées allemandes et le 22, la ferme de Bourfaut."

"Les pertes de notre infanterie diminuent toujours, ce qui montre les beaux résultats obtenus par nos batteries. Chaque nuit l'ennemi fait partir quantité "de pièces d'artifice" en plus du feu de son infanterie, ce qui indique son inquiétude de laquelle nous sommes enchantés.

"Entre Reims et l'Argonne, nos attaques livrées sans discontinuer, n'ont pas permis à l'ennemi, malgré de vigoureuses contre-attaques de reprendre les positions qu'ils avaient perdues entre les 15 et 24 décembre. Ces attaques se sont livrées spécialement entre Saint-Hilaire-le-Grand et Beauséjour, à l'est de Ville-sur-Tourbe. Nous pouvons résumer en disant que tous les points d'appui dont les Allemands comptaient s'emparer sont aujourd'hui en notre possession.

"Dans les environs de Perthes nous avons avancé de 200 mètres les 20 et 21 décembre, et de 800 mètres le 22 décembre.

"Ce terrain gagné à l'ennemi, a fait avancer notre front d'un kilomètre et demi et représente toute la ligne des tranchées ennemies sur ce front.

"Notre attaque a eu pour résultat la prise de plusieurs blockhaus, d'une section de mitrailleuses avec son personnel, de caissons renfermant un grand nombre de projectiles et d'un canon protégé par une coupole, preuve certaine que les Allemands, confiants dans leur habileté à résister ont néanmoins été maîtrisés par nos troupes.

"L'échec des cinq contre-attaques qu'ils ont dirigées sur ce point a également affirmé notre supériorité.

"Le 24 décembre, nous avons chassé les Allemands de quelques tranchées en zigzag qu'ils occupaient encore, et nous avons affermi notre position sur toute leur première ligne.

"Les opérations qui ont eu lieu autour de Perthes ont été complétées par d'autres opérations à l'est qui ont pour nous encore plus d'importance, savoir: une avance de 400 mètres à Le Mesnil-les-Hurlus le 23 décembre, et le 20 la prise de la colline du Calvaire près de Beauséjour.

"Le 24 nous nous sommes emparés de bois situés à l'est des tranchées prises par nous le 23 près de Mesnil.

"Ici, de nouveau, les résultats obtenus l'ont été en dépit des contre-attaques de l'ennemi.

"Dans cette région notre vrai succès a été de nous emparer des différents points d'appui, que l'on nous représentait comme le but à atteindre.

"L'ennemi a subi de grosses pertes, quant à nos soldats ils sont pleins d'ardeur de l'Argonne près de Steenstraete et près de la frontière suisse.

"Dans les forêts de l'Argonne, la lutte est plus pénible et plus désagréable, les difficultés occasionnées par le terrain boisé et boueux rendant les progrès que nous faisons chaque jour beaucoup plus manifestes.

"Dans les forêts de la Grurie et de Bolante l'ennemi a réussi le 17 à faire sauter une de nos tranchées. Elle a depuis été reprise, par derrière, et le 20 nous avons construit quelques nouvelles tranchées devant les anciennes.

"Quatre fois nous avons fait sauter quelques mines allemandes, avons détruit des mitrailleuses, et nous sommes emparés de cartouches et autre matériel de guerre. Le moral de nos troupes est incontestablement meilleur que celui des troupes ennemies.

"Avances nombreuses sans jamais battre en retraite, telle est la situation de l'armée qui a opéré à l'ouest de l'Argonne.

"En un jour, le 24 décembre, nous avons repoussé cinq attaques de l'ennemi.

"De l'ouest de l'Argonne aux Hauts-de-Meuse inclusivement nous avons déployé une grande activité du 16 au 24 qui fut souvent couronnée de succès, et qui malgré la condition du terrain aurait plutôt convenu à la défensive qu'à l'offensive. Notre artillerie et spécialement notre grosse artillerie a causé de grands dégâts à l'artillerie ennemie. Le 17 deux pièces ont été détruites, le 19 deux batteries ont été mises hors d'état et une autre a été réduite au silence. Un abri de mitrailleuses a été détruit le 20 et le même jour nous en avons fait sauter un autre; le 22 au nord-est de Saint-Mihiel, une batterie a été fortement endommagée et deux ont été détruites près de Béthincourt.

"Les attaques de l'infanterie ont eu lieu spécialement près de Boureuilles et de Vauquois, ainsi que près de Cuisy et dans les bois de Forges et dans ceux de Consenvoye. A Boureuilles le terrain a été chaudement disputé. Après être entrés dans le village nous avons été obligés de l'abandonner et ensuite l'avons repris.

"Dans les environs de Vauquois nous avons d'abord avancé de 100 mètres et ensuite de 300.

"Le 20 nous avons avancé également dans les bois de Malancourt et le 21 avons progressé dans la région de Béthincourt et dans les bois de Forges les 21, 22 et 23 décembre, en gagnant 200 à 300 mètres pendant ces trois jours.

"Le 24 nous avons avancé de 150 mètres dans les bois de Consenvoye où en dépit d'un violent bombardement et des contre-attaques de l'ennemi nous avons maintenu notre position.

"Enfin dans les bois des Chevaliers, nous avons avancé de 100 mètres et avons fait quelques prisonniers qui se faisaient remarquer par leur saleté repoussante. Ils étaient recouverts de vermine des pieds à la tete.

"Entre la Meuse et la Moselle l'action a été moins vive que sur le reste du front, ce qui nous a permis de progresser lentement, ce que nous continuons de faire dans la forêt d'Apremont et dans les bois du Prêtre.

"Le 20 nous avons réussi à détruire ou à réduire au silence plusieurs batteries de l'artillerie allemande dans la région de la Voevre et dans la forêt d'Apremont. Le 23 et le 24 nous avons démoli des tranchées dans la même région et les 18 et 22 décembre nous avons bombardé avec succès la gare d'Arneville.

"Dans les Vosges, nous avons avancé de 250 mètres au Ban-de-Sapt, et conservé sur tous les autres points le terrain que nous avions gagné la semaine précédente. Près de Sirey nos avant-postes ont été établis à 1,500 mètres de la ville.

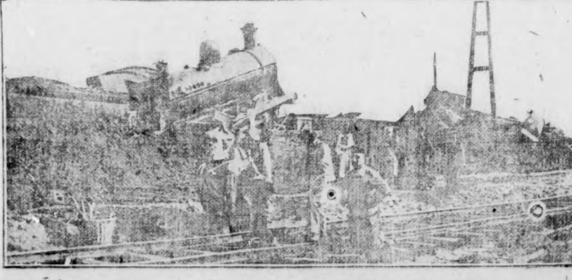
"Guerre aerienne:

"Malgré la pluie, le vent et le brouillard nos escadrilles aériennes et nos dirigeables ont accompli un excellent travail. L'un de ces derniers pendant la nuit du 17 décembre a lancé quinze bombes sur la gare de Sarrebourg, six sur celle du Petit-Eich, cinq obus et mille flèches sur un train qui se trouvait en gare d'Heiming. Les dommages causés ont été importants, et ont été reconnus par les journaux allemands. En plusieurs occasions le 18, 20 21 et 22 décembre nos aviateurs ont donné la chasse à quelques machines allemandes, en les obligeant à atterrir. Le 18 un de nos aviateurs a tué un pilote allemand, dont la machine est venue s'écraser sur le sol.

"Une fois près d'Arras un aviateur sur lequel on avait tiré vingt coups de carabine a été mis en fuite.

"Une autre fois un de nos aviateurs a été poursuivi par un "Albatross" qui avait réussi à traverser nos lignes. L'aéroplane allemand a été fortement endommagé par le grand nombre d'obus qu'il a reçu. Le 18 décembre malgré l'état de l'atmosphère, certains de nos aviateurs ont lancé avec succès des bombes et des flèches sur les tranchées allemandes. Sur un rassemblement de troupes les 19 et 20 décembre; sur des gares et sur des trains les 20 et 22, sur un ballon captif le 21; sur les forts de Strasbourg et sur la gare de Dieuze le 22.

"L'ex-prince de Teck a remercié chaleureusement le chef de l'escadre aérienne qui a opéré sur les côtes de Belgique avec les aviateurs anglais. Cette escadre a aidé à régler le feu des bateaux de guerre, et elle a surveillé la mer pour empêcher l'approche des sous-marins ennemis."



Amoncellement de locomotives et de wagons que firent dérailler les Belges à Malines pour retarder l'invasion allemande

MISE AU POINT

Un de nos amis adressait dernièrement au *Telegram* la lettre suivante afin de le rappeler à un peu plus de mesure quand il s'agit du rôle des armées anglaises sur le continent. Nous en donnons avec plaisir la traduction.

Monsieur le directeur du

Telegram:—

Monsieur:—Dans votre édition de samedi dernier vous publiez un portrait du général sir John French au bas duquel je lis: "Le maréchal anglais qui a pris le commandement de toutes les forces alliées dans l'ouest du théâtre de la guerre pour un grand mouvement d'offensive contre les Allemands dans les Flandres." Voulez-vous dire par là que Joffre a été déposé en tant que commandant en chef des armées alliées? Me permettez-vous de vous demander quelles preuves vous en avez? Loin de moi l'idée de rapetisser la participation prise par les troupes anglaises aux importantes opérations militaires qui se développent actuellement en France et en Belgique mais, monsieur, honneur à qui est dû honneur. C'est simple justice Chaque jour de septembre et d'octobre, alors que les Français tombaient par dizaines de mille, la presse de Winnipeg n'a cessé par des manchettes terrifiantes d'attribuer aux troupes britanniques des hauts faits accomplis par les Français comme le prouvait le corps des dépêches, au point que dans maints endroits de la province—et il en est un, une petite paroisse, qui a envoyé à la guerre 56 recrues—on se demandait s'il y avait encore des soldats français au front. Maintenant, après une certaine accalmie, on nous apprend que Sir John French est à la tête des armées françaises, anglaises et belges! —Lui et ses troupes accomplissent noblement leur devoir mais ce n'est qu'une part de ce qui est fait. Le commandant anglais occupe au front absolument le même rang que les généraux Pau, de Castelnau, Foch, Maunoury et deux, peut-être trois, autres généraux français du même grade, qui, avec le roi des Belges, commandent chacun un corps d'armée mais sont tous sous les ordres du général Joffre, commandant en chef des armées des Alliés. Même à l'heure actuelle, les troupes anglaises au front ne constituent qu'un dix-huitième de toutes les troupes alliées et, en tant qu'il s'agit de la force numérique, l'armée du général French est moins importante que celles commandées par la plupart des généraux français subordonnés que j'ai mentionnés.

Pourquoi tronquer les faits? Loin d'agir de cette façon, la presse anglaise déclare que la nation anglaise "a la plus entière confiance dans la stratégie du général Joffre et se glorifie de savoir que l'armée anglaise se bat sous ses ordres, épaule à épaule avec ses braves troupes".

Inutile de vouloir être plus anglais que le "Times" de Londres, auquel j'emprunte cette déclaration.

Votre tout dévoué,

Un Français naturalisé.

Saint-Boniface, 21 décembre 1914.

ST-BONIFACE

M. Théo. Bertrand qui avait été frappé de paralysie le 23 décembre dernier et dont le sérieux état inspirait des craintes à la famille et à ses nombreux amis est maintenant en bonne voie de guérison.

* * *

M. l'abbé Bertrand vient d'être nommé vicaire à Sainte-Rose-du-Lac. Il partira vendredi pour ce nouveau poste.

* * *

Miles Lucia et Corine Senez sont revenus parmi nous, enchantées d'un séjour de quelques mois dans la province de Québec.

* * *

Il y a eu dans Saint-Boniface, en 1914, 67 mariages, 285 naissances et 146 sépultures. En 1913, il y avait eu 79 mariages, 300 naissances et 138 sépultures.

* * *

A sa première réunion, le conseil a nommé les comités suivants:

Finances—Gauvin, président; Sutherland, Marion, Leck et Guilbault.

Travaux publics—Marion, président; Pelletier, Turnbull, Beaupré et McLean

Eau et Eclairage—Cusson, président; Sutherland, Leck, Guilbault et Beaupré.

Police et feu—Guilbault, président; Turnbull, Gauvin, Sutherland et Cusson.

Santé et licences—Turnbull, président; Beaupré, McLean, Marion et Pelletier.

Parcs et boulevards—Sutherland, président; Pelletier, Cusson, Turnbull et Gauvin.

Ponts — Pelletier, président; Marion, McLean, Gauvin et Leck.

Législation, réception et commerce—Beaupré, président: McLean, Leck, Guilbault et Marion.

SACRE-COEUR

Le R. P. Portelance, o.m.i., est allé prendre un repos de quelques semaines à Kenora. Il sera de retour vers la mi-février.

* * *

La réouverture des classes aura lieu jeudi matin.

* * *

La Société Saint-Jean-Baptiste tiendra une grande assemblée dimanche soir. Conjointement se tiendra l'assemblée de la Commission Scolaire. On y fera le choix des nouveaux commissaires.

* * *

M. William Mackenzie, gérant de la Rock City Tobacco, à Winnipeg, est allé passer quelques semaines dans sa famille à Saint-Gervais, comté de Bellechasse.

* * *

La Société Saint-Jean-Baptiste organise actuellement un concert boucane pour mardi, le 19 janvier. Outre un excellent programme musical, il y aura une intéressante conférence.

* * *

NAISSANCES

Jean-Marie-Louis, fils de M. Ernest Aubin, baptisé dimanche; parrain et marraine, M. Joseph Aubin et Mlle Eugénie Aubin, de Sault-Sainte-Marie, Ontario.

Marie-Adelina, fille de Edmond Proulx et Adélina Robert; parrain et marraine, M. et Mme Joseph Fisette.

Louis-Napoléon-Adolphe-Wilfrid, fils de Omer Sauvé et de Della Rivard; parrain et marraine, M. et Mme Nap. Rivard.

SERVICE ANNIVERSAIRE

Le service anniversaire de feu M. l'abbé J.-David Filion, curé de la paroisse de Saint-Jean-Baptiste, aura lieu en l'église de cette paroisse, le 14 janvier.

Parents, amis et membres du clergé sont invités.